

**RECUEIL DES TEXTES
DE L'INVITATION A ECRIRE**

SOMMAIRE

Le rôdeur de Courbefy (Arielle Alby) _____	5
Qui vient ? (Mariela) _____	6
Avalon (Cyrille) _____	8
Sans titre (Théo Beaumann) _____	10
Sans titre (Sandrine Bevy) _____	11
Jeff le SDF (Sylvie)- 2330 caractères _____	12
Sans titre (Pauline Boissieux - 15 ans) _____	13
Sans titre (Grâce Bouillet) _____	14
L'auberge de Peyrebeille (Alexandrine Bouillet) _____	15
Sans titre (Océane Bouillet - 13 ans) _____	16
La falaise (André Bouisson) _____	18
Sans titre (Dominique Bouvier) _____	19
Sans titre (Mathilde Bouvier) _____	20
Ils n'y sont jamais allés... (Sonia Boyer) _____	21
Les intrépides (Violette Chabi)- 2876 caractères _____	22
Sans titre (Cécile Chastanier)- 2408 caractères _____	24
Rémanence sépia (Marie Collinet) _____	25
Le tour du Bozon (Jean-Michel Commandeur) _____	26
Le cabas (Josette Cornec) _____	27
Inquiétants phénomènes en Trièves (Martine Crasez) _____	28
Le fantôme de Riri (Pierre)- 2411 caractères _____	29
Au bord des eaux, la migration des mots (MP Deloche) _____	30
Sans titre (Estelle Demode) _____	31
Sans titre (Jacques D.) _____	32
Sans titre (Alice Fernandez) _____	33

Sans titre (Louise Francillon)	34
Le refuge (Isabelle F.)	35
Sans titre (Vanelle Frau)	36
Fantaisie (Genelyne)	37
Sans titre (Pascale Giraud)	38
Sans titre (Frédéric Godin)	39
David et Grand'mamy (Raymonde)	40
Le temps viendra (Alain Graz)	41
Sans titre (Nathalie Grimaldi)	42
Gardien du boucan (Pierre Grousseau)	43
Concours fantôme (Yves Guerte)	44
Où va la nuit ? (Éliane Guillaud-Rollin Lescure)	45
Les ombres (Fabrice Meunier)	46
Mes chers petits (Géraldine Jimenez)	47
Faille spatio-temporelle (Soazig Kerdaffrec)	48
Mieux vaut tard que jamais (Bernard Lagarrigue)	49
Sans titre (Gina Latoui)	50
3 fantômes (Raymonde Locussol)	51
Les fantômes de l'arène (Franck Longo)	53
Le Bienveillant (Louma)	54
Whisky (Claude Mandier)	55
Sans titre (Kheira Mallion)	57
Sans titre (Charlotte Masier - 14 ans)	58
L'oncle Jules (Charles)	59
Bikila (Bernard Molle)	61
Le secret (F. Mollier)	62
Le village par delà la colline (Laura S. Morand)	63
Sans titre (Jean-Denis Moulin)	64

Les oiseaux heureux (Karim Novak)	65
Là-bas (N.P.A)	66
Sans titre (Dominique Osmont)	67
Paris-dernière (Philippe Pech)	68
Le chemin (Christine Pivot-Pajot)	70
Sans titre (Béatrice Pollaud)	72
Vivants !!! (Joël Poulet)	73
Miroir(s) (Eric Protin)	74
Question d'ADN (Geneviève Protin)	75
Esprits des connectés (Véronique Rolland)	76
Sans titre (Delphine Rondelet)	78
La frontière (Raphaël Schneider)	79
Renaissance (Camille Serre - 17 ans)	80
Evanescence (Virginie Simard)	81
La déconvenue (JC Terrien)	82
Sans titre (Christian Crossman)	83
Sans titre (William Torasso)	84
Victoire (Ghislaine Trouilloud)	85
*Le Bois du Cazier (Claudine Van Beneden) *	86
Lauréat du concours 2017	
Sans titre (Pierre Willigens)	87

Le rôdeur de Courbefy (Arielle Alby)

La porte ciselée gémit
Dans un grincement
Assourdissant les cris

Au dehors le brouillard
Et la campagne désolée
Masquent toute trace

Le village hier s'est tu
Les âmes y demeurent
Chassant les intrus

Passant ! Si la chapelle
T'interpelle, dirige-toi
Vers le bois des fontaines

Et sous le dôme de pierres
A la croix purifie-toi
Bois et allume un cierge

Savoure cette source
Miraculeusement jaillie
D'on ne sait où

Remplis ton seau et fuis
Ne demande pas ton reste
Des ongles noirs te suivent.

Qui vient ? (Mariela)

Ils n'y sont jamais allés.
Mais ils savent.
Ils savent comme moi.
C'est habité.
Cet inconnu.
Sept vaisseaux assoupis
Fragiles funambules sur le fil de la sphère
Effleurant le galbe de la surface,
Songent et s'enfuient.
Noms évaporés.
Voilures rongées d'oublis.
Indistincts vagabonds à l'abandon.
Vagues et bonds
Du liquide
Agité
L'écume fleurit
Leurs squelettes
Blanchis.
Immobile
Une brume menteuse
Traîne.
Le sel dissout les chimères.
Qui sont ces spectres semblables entre eux ?
Simulacres d'éphémères illusions.
Charnelles.
Au loin des mots s'envolent en bouquet.
Une plainte se fige.
Tristesse des fleurs orphelines que les pétales quittent.
Lever l'ancre.
Jeter l'encre.
En ressac.
Des visages apparaissent.
Gifle du vent.
Paroles muettes.
Rires éparpillés.
Cris engloutis.
Disparaissent.
Le temps coule.
Il égoutte un tic qu'un tac pousse à son tour.

Et la plume
Fluide pulsatile sous les tempes tendues
Reprend sa danse
S'agite et palpite
Exhalant son souffle sur les embruns
Révélant l'amiral éventé.
Qui vient ?
A la rencontre de l'aube lisse
Le tableau
S'échappe du linceul.
Quelqu'un vient.
Vient à la vie.
Vient à l'esprit.
Revit.
Revient.
Devient.

Leurres de revenants endormis
A l'ombre pâle des mots.
Bercés par l'horizon,
Ils rêvent que,
De nous, sur la rive,
Dans les vapeurs du soir,
Il y a les fantômes.

Avalon (Cyrille)

Quel beau château,
Plein de végétaux,
Tapis dans la forêt,
Tel un coffret.
Cette bâtisse majestueuse,
Au fin fond de la Creuse,
Semble être cachée,
Enclavée.
Au milieu des feuillages,
Commence le voyage.
C'est comme si,
Elle en faisait partie,
Ce bâtiment intrigue,
Car en effet quel prodigue,
Cet enchevêtrement de ronces,
Tel un écrin qui annonce,
Le passage ou l'entrée,
D'un lieu sacré.
Un cocon enchanteur,
Qui respire le bonheur.
Ce qui est cocasse,
C'est que personne n'ait l'audace,
De franchir la carapace.
Tous ici savent,
Sans jamais en parler,
Qu'il est habité,
Mais personne n'y est jamais allé,
Tous pensent qu'il est hanté.
Certains aimeraient s'y aventurer,
Si seulement ils réalisaient,
Que ceux qui s'y sont installés,
Sont des gardiens de la forêt.
Des êtres bienveillants,
Œuvrant à bon escient.
Seraient-ce des fantômes ?
Seraient-ce des fées ?
Nul bien sûr ne le sait,
Mais un œil aguerri,
Pourrait distinguer,
Une activité enchantée,

Où les plantes poussaient,
Où tout verdissait.
Soyons juste heureux,
Qu'il existe de tels lieux.

Sans titre (Théo Beaumann)

Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes. L'école a bien changé. Ses ruines se dressent vers le ciel comme les os d'un pachyderme préhistorique. Les arcades encore debout chantent comme les conques rejetées par la mer, et l'on entend aussi bien les rires des enfants que le sifflement des bombes lorsque le vent s'y engouffre.

Gabriel a peur. Il sait que l'école conserve sa mémoire, même si ceux qui l'ont habitée ont oublié. Les fantômes sont ses souvenirs, qui errent dans les couloirs aux plafonds effondrés. La nuit, on les entend mugir en chœur. Ils cherchent la sortie. Tout près de lui, la petite fille tremble.

La nature, un peu partout, a repris ses droits. Des troncs tordus s'insinuent dans les fissures et les failles, accrochent leurs racines là où se détachent les moellons et s'écaille le ciment. L'école est plus belle que dans le souvenir du garçon : ses briques jadis vermillon sont roses à présent et la cime des arbres la couronne d'émeraude. Des lys et des roses trémières ont envahi les classes et s'enroulent autour du portail. La petite fille tend ses mains dans leur direction. Elle a peur elle aussi, mais les couleurs vives l'attirent. Elle a l'air d'un papillon.

Les deux enfants main dans la main restent figés dans les chardons, hématomes violets disséminés sur la peau verte des champs. Gabriel voit autour de lui les cratères recouverts du doux tapis qui épouse la plante de ses pieds blessés. Il ressent pleinement la sérénité de ce lieu qui ressemble à un tombeau. Elle l'émerveille et le terrorise tout à la fois. À travers les fenêtres où glissent les courants d'air, des visages les observent. Les souvenirs sont là qui les attendent, et leurs traits sont ceux des disparus.

Gabriel ne sait pas son nom. Il l'a trouvée sur son chemin. Elle avait sur la joue une méchante marque écarlate, et son visage était souillé de terre et de sillons salés. Depuis que leurs doigts se sont trouvés, elle ne le lâche plus.

Sans titre (Sandrine Bevy)

Il rôde

A travers les stèles, les dalles, les mausolées,
Admire les massifs, les coupes fleuries, les nombreuses traces d'affection,
Il erre, le cimetière est vide ce soir,
Seul le bruissement sur le gravier reste suspendu.

Aujourd'hui, un enterrement.

Les mines tristes, les pleurs, l'émoi,
Les costumes sombres, les habits du deuil,
Il assiste à ce défilé, touché, remué par tant d'émotions.

Ses parents l'empêchent de venir se promener en ce lieu

Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes

Ils ne veulent pas qu'il fasse des cauchemars, que les esprits le hantent, la nuit

Ils le protègent, l'aiment profondément, mais l'empêchent de respirer.

C'est d'ailleurs de dépit qu'il a pris la mobylette ce soir de décembre.

Le vent dans les cheveux, il est allé à fond, le plus vite possible, pour oublier

Pour sortir de cette cage dorée et sentir la liberté

L'arbre l'a arrêté.

Depuis il est là, attaché à ce lieu, à sa pierre, à sa tombe.

Son nom est gravé, pour l'éternité...

Il peut venir errer désormais,

Avec ses compagnons d'infortune, certains gais, d'autres lugubres,

Ombres de leur vie passée, ils hantent ses lieux où ils reposent.

Visitez les cimetières, guettez les ombres, cherchez les signes,

Ils sont là, gentils, bienveillants, anges gardiens pour la plupart,

Ils souhaitent le contact, guettent les passeurs d'âmes

C'est peut-être vous, moi, qui sait ? Ne passez pas à côté.

Jeff le SDF (Sylvie)

Il s'appelle Jeff et il est sdf. Depuis combien de temps ? de très très nombreuses années. Sa famille ? il en a plus depuis longtemps. Ses amis ? ils lui ont tourné le dos, trop la honte de fréquenté un sdf. Sa femme ? il n'en a jamais eu, qui aurait voulu de lui avec sa barbe grise, ses cheveux gras et ses habits sales. Alors en attendant.

"Il traîne, traîne sa misère".

Pour manger il se débrouille, il fouille dans les poubelles, c'est fou ce qu'on peut trouver dans ces poubelles, les gens sont vraiment gâcheurs à croire qu'ils sont tous riches, quand on pense à tous ceux qui ne mangent pas à leur faim c'est vraiment honteux, mais Jeff ça lui fait son affaire. Après il attend vers 14 heures la fermeture des marchés pour récupérer fruits et légumes. Des fois il peut s'enorgueillir de manger 5 fruits et légumes comme il l'entend souvent dire. Et après ?

"Il traîne, traîne sa misère".

Et pour dormir ? Il a connu un petit coin tranquille sous un pont, mais depuis peu il est occupé par des migrants, donc un petit bois fait l'affaire, à part quand c'est le plein hiver, le moment le plus dur pour lui. Il y a bien un local où il serait au chaud, mais Jeff et ses frères sdf ils n'y sont jamais allés mais ils savent qu'il y a des fantômes selon une légende et comme Jeff est superstitieux il ne s'est jamais aventuré par là. Alors il continue.

"Il traîne, traîne sa misère".

Le plus dur pour lui ? c'est lorsqu'il se promène, il a l'impression d'être transparent, les gens le bousculent occupés à leurs smartphones, des enfants qui courent droit sur lui sans le voir, des couples le frôlent et se disent des mots doux en riant. Lui combien de temps n'a t-il pas ri ? des siècles. Et il marche.

"Il traîne, traîne sa misère".

Des fois il s'arrête, un journal traîne sur un banc, il s'assoit pour lire ce qui se passe dans le monde, et il se rend compte que ça ne s'arrange pas, entre les tueurs fous, la pollution, les guerres, le monde est gris comme sa barbe et sale comme ses habits. Des fois il pense que s'il n'y avait pas cette légende de fantômes il pourrait pousser la porte de ce local, peut-être est-ce le paradis derrière ? Mais toujours.

" Il traîne, traîne sa misère".

Ah au fait j'oublie de dire et ses enfants ? Mais ce pauvre Jeff n'en a jamais voulu. Pourquoi ? pour ne pas avoir à leur dire.

"Tu traînes, traînes ta misère".

Sans titre (Pauline Boissieux - 15 ans)

Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes...

Tout le monde le sait. C'est une de ces histoires dont on parle à mi-voix, une légende locale qui attire les quelques touristes de ce village perdu en pleine montagne. Ici, tout le monde connaît le Précipice du Diable. Un nom peu banal pour un endroit tout aussi mystérieux.

C'est le genre d'endroit où personne ne met plus les pieds depuis des années. Le genre d'endroit qui fait frissonner rien qu'en en parlant. Une falaise déchaquetée, un gouffre sans fond, un puits d'obscurité.

Eux, ce sont trois jeunes fous fascinés par le paranormal. Trois jeunes fous courageux, limite inconscients, se moquant du danger et riant de leurs peurs. Trois jeunes fous prêts à tous les risques pour capturer un cliché lointain et flou d'un fantôme, pour observer à la jumelle la danse des feux follets, pour surveiller la nuit durant un château où vivrait un vampire.

Il y a Eléanore, la meneuse infatigable, toujours souriante, sûre d'elle et intrépide. Il y a Léo, discret et rêveur. Et il y a elle, Alisea, solitaire, pensive et peut-être un peu trop naïve, celle qu'aujourd'hui on appelle la rescapée.

Ils sont partis un matin. Ils riaient ensemble, tout excités de partir à l'aventure. Ils disaient rentrer à la tombée du jour avec de belles photos plein les poches.

C'était une journée de brouillard gris et froid, qui rampait près du sol et rendait tout humide. Quelques gouttes s'étaient même formées sur la chevelure rousse d'Alisea.

La montagne était inhabituellement calme ce jour-là. Pas un oiseau ne chantait. Aucun bruit ne venait troubler le silence de la forêt. Cela a inquiété les villageois, mais ils n'y ont pas vraiment prêté attention.

A la tombée du jour, une silhouette solitaire est revenue des cimes, affolée et couverte de sang. Les gens du village ont emmené à l'hôpital une Alisea en état de choc.

Et moi, au fond du Précipice du Diable, j'ai souri.

Je ne laisserai aucun vivant s'approcher de mon domaine.

Jamais.

Sans titre (Grâce Bouillet)

Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes
Et vous ?
Y êtes-vous allés ?

Qui a vu les fantômes dans cette forêt si proche, et à la fois, si lointaine ?
Les avez-vous vus ?
Qui a entendu leurs cris ? Leurs bruits de chaînes ?
Les avez-vous entendus ?

Cette forêt est tellement dense que personne ne peut y pénétrer
Certains ont essayé !!!

Ils ne sont jamais revenus pour nous raconter ce qu'ils ont vu.
Nous n'y sommes jamais allés et pourtant nous savons qu'ils sont là.

Néanmoins, nous entendons leurs soupirs.
Nous entendons leurs voix qui nous appellent
Mais nous ne les voyons pas
Nous n'y sommes jamais allés et pourtant nous savons qu'ils sont là.

Les soirs d'orage c'est encore pire
Nous voyons leurs visages dans les nuages menaçants,
Nous distinguons leurs yeux dans les éclairs si lumineux
Et nous entendons leurs voix gutturales dans le tonnerre.
Nous n'y sommes jamais allés et pourtant nous savons qu'ils sont là.

Qui a vu les fantômes dans cette forêt si proche, et à la fois, si lointaine ?
Les avez-vous vus ?
Qui a entendu leurs cris ? Leurs bruits de chaînes ?
Les avez-vous entendus ?

Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes
Et vous ?
Y êtes-vous allés ?

L'auberge de Peyrebeille (Alexandrine Bouillet)

Je n'oublierai jamais leurs visages quand je suis rentré dans leur chambre cette nuit-là.

Leur air terrifié, leurs corps tremblotants malgré la chaleur qui y régnait. Tous les quatre se regardaient comme s'ils communiquaient par télépathie.

- Que vous arrive-t-il? Pourquoi ces hurlements?

Mon intervention les fit sursauter.

Quand ils me regardèrent j'ai pu lire la peur dans leurs yeux; il leur a fallu au moins dix bonnes minutes pour reprendre conscience et s'apercevoir qu'ils étaient bien dans leur lit au centre de vacances à Issarlès en Ardèche. Puis tous me décrivent leurs rêves ou plutôt leurs cauchemars.

Une silhouette blanche, un corps de femme sans pieds ni mains qui flottait. Cette âme pénétrant dans le sommeil et l'esprit de chacun d'eux s'emparait de leurs corps pour les torturer, tous se virent mourir dans d'affreuses souffrances.

- C'est un avertissement, une mise en garde, il ne faut pas y aller dit Tom en s'adressant à ses camarades.

D'un hochement de tête ils acquiescèrent.

- Mais où? leur demandai-je.
- A l'auberge de Peyrebeille me répondirent-ils tous en chœur.

J'ai fait ce que j'ai pu pour les rassurer, je n'osai pas leur poser plus de questions,

- OK on ira au lac se baigner alors !

Puis nous retournâmes nous coucher.

L'auberge de Peyrebeille, plus connue sous le nom de l'Auberge Rouge, c'était notre visite prévue pour demain. Ça aurait dû l'être, car ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes.

Sans titre (Océane Bouillet - 13 ans)

- Surtout ne te dépêche pas....

Ca fait à peine trois minutes que j'attends. Et pourtant, je suis congelée. Tous les jours, je rentre chez moi en compagnie de Lin, mon voisin. Ce qui me force à attendre, trois minutes. Imaginez que je sois la fille de troisième la plus impatiente de tous les temps... C'est un réel sacrifice. En plus, aujourd'hui, il fait froid. Trop froid, et les trois minutes ne passaient pas.

Quelqu'un surgit derrière moi. Je sursaute.

- Salut.

Un garçon que je ne connais pas, mais qui semble avoir mon âge se tient devant moi.

- Pardonne-moi, tu m'as fait peur. T'es nouveau?

En vérité, je connais déjà la réponse. La bourgade dans laquelle je vis depuis ma naissance est assez petite pour que je puisse me rappeler de chaque personne y vivant.

- Ouais...

Je joue avec une mèche de mes cheveux, nerveuse. A deux pas, une dame nous fixait, ou plutôt me fixait.

- Regarde la vieille là-bas... Elle nous regarde.

Il sourit.

- On dirait qu'elle vient de voir un fantôme.

Je m'esclaffe. Les fantômes. Un sujet très utilisé pour sauver plein de conversations très ennuyantes, chez nous.

- Ouais... Les gens du bahut en parlent tout le temps. Tu apprendras à les connaître, avec le temps. Tu vois le château, là-bas? Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes. Ils ont beau tourner autour du pot depuis leur petite enfance, jamais ils n'oseraient y mettre les pieds. Il paraît qu'un vieux fou y habite...

J'ai l'impression que ce que je lui raconte le fait rire.

- Quand tu dis «ils», tu ne t'intègres pas...
- Non. Leurs histoires ne me font pas peur.
- Pourtant, tu ne t'es jamais rendue au château...
- Comment le sais-tu?

Mon voisin surgit tout-à-coup derrière moi.

- Viens.
- Quoi?

Le nouveau me lance;

- On se reverra!

Je me retourne vers Lin, furieuse.

- Mais t'es malade ou quoi? Ce gars vient d'arriver, et tu viens de l'effrayer à vie!

Il se retourne vers moi.

- Lena, tu parlais dans le vide.

Je me suis retournée. Mais il n'y avait plus personne.

«On se reverra»

La falaise (André Bouisson)

Lorsque Yan parvint au village, la nouvelle de son arrivée se répandit comme une trainée de poudre, car ici les curieux n'étaient pas les bienvenus.

Il se rendit au vieil hôtel de la mine, mais trouva porte close.

Tous ceux qui l'épiaient, n'avaient d'yeux que pour la corde qui était lovée sur son sac.

Ainsi, cela recommence, encore un étranger qui vient visiter la montagne, il va falloir l'en dissuader et prévenir sans tarder ceux du hameau des Trois Gueules, les ultimes gardiens de la falaise – une paroi verticale de trois cents mètres de hauteur, percée en son centre par trois cavités s'ouvrant sur le vide, béantes comme des gueules de fauves.

À vrai dire, ceux du village ne sont jamais allés là-haut, mais ils disent qu'il y rode des fantômes et qu'il ne faut surtout pas tourmenter la falaise. Des choses y sont cachées et il ne faut pas déterrer ces choses-là.

Yan, rebroussa chemin. S'il n'avait pas renoncé à son projet d'explorer les grottes, il avait compris qu'il devrait le faire à l'insu des gens d'ici.

Profitant de la pleine lune, c'est de nuit qu'il gravit les ressauts verticaux et atteignit l'immense porche de la cavité centrale. De là, partaient des boyaux creusés de main d'homme, d'anciennes mines d'argent, d'où jadis des cristalliers chanceux avaient extrait des améthystes de grande valeur.

Yan fit du feu au seuil de la grotte, projeta quelques blocs de pierre dans le vide et joua de la flûte afin d'attirer l'attention sur lui. À l'aube, il redescendit en rappel.

Parvenu au hameau, il se dit en le traversant qu'il ne faut pas aimer la vie pour vivre ici.

C'est alors qu'un vieillard l'aborda :

- D'où venez-vous ?

- De l'autre côté de la falaise.

- De l'autre côté ?

- Oui, cela fait des années que nous creusons et extrayons des cristaux, à présent la montagne est un gruyère qui menace de s'effondrer. Il serait prudent que vous partiez sans tarder.

Cette boutade d'un grimpeur facétieux conduisit à l'abandon de ce lieu dont seul Yan connaît encore la localisation.

Sans titre (Dominique Bouvier)

Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes ...déjà quand ils étaient enfants leurs présences absentes étaient tapies et enfouies. Encore ce matin son mug au décor lavande dans les mains, Adeline se refuse à céder à leurs plaintes. Il y a aussi les images qui reviennent et les odeurs ! Non cela n'a pas été, non cela n'a pas existé.

Souvent Adeline et Francis son jumeau se sont demandés ce que cela pourrait faire d'y retourner, de s'y rendre de nouveau. Aller juste vers le chemin, sentir les odeurs d'herbes, de terre et ouvrir de nouveau les yeux. Ils n'iront sans doute pas car dans cette grange il y a des fantômes et des esprits sans repos. Ils le sentent, ils le savent, ils ont peur.

Les jumeaux aussi sont sans repos pour oublier et pour éviter les fantômes avec lesquels pourtant ils savent avoir rendez-vous. Adeline rince son mug, regarde par la fenêtre, fait entrer le chat noir comme l'encre. Le félin sait que cette lutte de tous les instants fouille le ventre et l'âme de sa maîtresse et que demain ou juste après elle tombera sans pouvoir se relever. Elle tout comme son frère ont déjà connu ces vagues intimes qui balaient tout et ne respectent rien ni personne. Des moments à gémir au sol en se demandant quand le bruit du silence des spectres va se tarir.

Elle va dans le jardin et les entend encore, les fantômes lui disent de venir. Elle arrache une herbe, puis deux et encore d'autres à en avoir les mains entamées et un peu verdies. Elle ne sait pas encore si elle finira par y aller mais l'idée lui devient depuis quelques jours plus supportable, plus faisable. Adeline sait qu'il le faut pour pouvoir donner vie à la vie qu'elle sait présente dans son ventre depuis quelques semaines... Elle regarde au loin, voit cette grange en pisé où ses parents se sont donné la mort et se dit qu'elle va pouvoir enfin se rendre à ce rendez-vous. La vie la porte et l'emporte enfin.

Sans titre (Mathilde Bouvier)

Cléa, tout juste diplômée, est dans sa chambre. Le soleil est présent aujourd'hui, et l'étouffante chaleur, aussi. La jeune bachelière, écoute sa mélodie préférée, alors que ses pensées divaguent dans son esprit. Cela fait déjà 3 jours que sa conscience est martelée par ces visions qui semblent tellement réelles. Ces visions, elle en a l'habitude, car depuis enfant, elle garde pour secret sa capacité à sentir la présence d'êtres, pourtant disparus. L'espace de quelques instants, en fermant ses paupières, cela devient encore plus réel. C'est alors qu'un paysage, à peine flou parvient à son esprit. Dans ce dernier, Cléa voit une ancienne maison en pisé, avec tout autour, un immense champ de blé. Mais ce qu'elle arrive à ressentir le plus, c'est un doux parfum de lavande et un murmure semblant l'appeler.

Ce moment étrange est interrompu par la voix de sa mère : " A table !". Cléa descend alors de son lit, puis va dans la cuisine. Quelques instants plus tard, alors que le repas s'achève, sa mère sur un ton inquiet l'interpelle : "Tu sais ma chérie, cela fait plusieurs jours que je m'interroge, je ne comprends pas pourquoi tu restes des heures isolée dans ta chambre, pourquoi tu ne vas pas rejoindre tes amis, et que tu ne m'adresses presque plus la parole... Je m'inquiète vraiment pour toi". Cela en faisait trop pour Cléa, qui sur un ton assassin et préoccupé, cria : "Tu te questionnes pour tout, mais tu ne t'es même pas rendu compte à quel point je suis emprisonnée dans mes propres pensées, et que encore une fois, tu ne comprends rien à ma vie!".

La jeune fille s'en alla en claquant la porte, et courut pendant longtemps. Tout à coup, un bruit sourd résonna dans sa tête, une forte odeur de lavande l'enivra, et elle s'évanouit doucement.

Quand elle se réveilla, une main chaude tenait la sienne. Elle ouvrit les yeux et découvrit la maison en pisé, et ce jeune garçon qui lui dit : "Toi aussi, tu les as ressenties ces étranges présences depuis trois jours ?".

Ils n'y sont jamais allés... (Sonia Boyer)

Ils n'y sont jamais allés mais ils savent qu'il y a des fantômes. Que c'est bien plus qu'une histoire qu'on raconte à des mômes.
Ils n'y sont jamais allés mais ce n'est pas à l'école qu'ils en seront délivrés.
De toutes ces peurs. Ces angoisses. Ces mensonges.
Ces questions et ces rages qui bousillent encore leur âme.
C'est comme une vie qui a mal tourné, c'est comme un corbeau démasqué.
Et on se sent trompé.
Ils n'y sont jamais allés mais ils savent qu'il y a des fantômes dans les yeux clairs de tante Yvonne.
Ils n'y sont jamais allés mais en font souvent des cauchemars. Il faudrait rassembler l'histoire, délivrer les mémoires. Il faudrait juste une fois, avant qu'il ne soit trop tard, faire un MEA CULPA.
Ils n'y sont jamais allés et pourtant ils en sont blessés. Dans leur cœur.
Dans leur corps.
Il y a des maisons hantées mais il y a surtout ce que l'on tait.
Et ce silence qui se glisse entre nous. Partout.
Ils n'y sont jamais allés et pourtant ils en connaissent chaque recoin. Par cœur. Ils pansent leur douleur.
Et dans leurs prières je les entends, cherchant la vérité. Attendant qu'on leur rende un peu de paix et de dignité.

Les intrépides (Violette Chabi)

« Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes... »

Et ce soir, ils iront dans la vieille bâtisse abandonnée. C'est décidé. Ils n'en peuvent plus des rumeurs qui courent dans le village. Parlons-en de ce village ! Des maisons en pierres, du lierre qui court sur les murs, des lézards qui se dorment au soleil, des glycines qui tombent des balcons. Le paradis à mille mètres d'altitude. Sauf que lorsqu'on a dix ans, on a d'autres rêves. Et ces fantômes dans la maison en ruine, les deux garçons veulent les voir, les toucher, leur parler. Sinon... Sinon ils feront taire la rumeur, définitivement.

Aujourd'hui, c'est le grand jour. Ils ont tout prévu : ils partiront quand leurs parents seront endormis. Les sacs à dos sont prêts, bien cachés sous les lits. Attendre le soir, espérer que les parents se couchent tôt. La nuit sera sombre car le ciel est gonflé de nuages. C'est bon signe : ainsi ils ne seront pas repérés.

Quand l'obscurité s'abat sur le village, les deux frères qui semblent fatigués regagnent leurs chambres. C'est l'attente... Puis des pas dans l'escalier : les parents vont se coucher. Surtout ne pas bouger. Surtout ne pas se précipiter. Attendre encore ! S'assurer qu'ils dorment profondément.

Il est vingt-trois heures et l'aventure commence. Le sentier qui va vers les ruines, ils le connaissent bien. Ils vont souvent jouer dans la maison abandonnée. Mais l'obscurité les déroutent un peu. La lampe et son faisceau lumineux dessinent des ombres étranges sur le tronc des arbres. Le vent s'est levé, d'abord une brise légère puis des bourrasques plus âpres. Les deux garçons escaladent les rochers, franchissent des branches mortes. Parfois ils trébuchent, se relèvent et repartent tout en souplesse et agilité. Il reste encore quelques passages difficiles à éviter. Et la masse sombre de la maison est devant eux. Le vent siffle dans les ouvertures béantes, un oiseau de nuit s'envole en battant lourdement des ailes.

Les deux garçons se blottissent dans un coin, à l'abri des rafales de plus en plus violentes.

Il faut attendre et écouter les bruits qui se mêlent au grondement du vent. Froissements, frôlements, grincements... la nuit est loin d'être calme. Il faut patienter même si le sommeil pique les yeux. Des pas comme des glissements et puis plus rien. Les paupières sont lourdes. Surtout ne pas dormir. Résister. Il faut les voir ces fantômes. Soudain un cri strident, des pas qui se rapprochent. Et puis...

Dans le village, le jour s'est levé. Les parents des deux garçons sont sur le seuil de leur maison et appellent leurs enfants. Les voisins arrivent et l'on décide d'organiser une battue.

Vers midi, un couple revient au village, portant les deux aventuriers sur leur dos. Les enfants ne parlent pas. Ils semblent encore endormis.

Sur leur poignet droit, il y a comme un trou sombre et un mince filet rouge se dessine sur leur bras.

Sans titre (Cécile Chastanier)

Ils se retrouvent sur la place du village.

Accrochés à leurs guidons, décidés, remplis de courage, les dents serrées, le menton levé.

Un dernier mot de Gaspard pour les motiver encore. Ils vont monter là-haut, ils se le promettent depuis si longtemps, déjà quand ils n'avaient même pas de poil au menton.

A l'école, ils se montaient le bourrichon , « tu sais , là-haut, le vieux, il n'y est jamais allé, mais il dit qu'il y a des fantômes ! » , » ouais , mais ceux qui sont montés là-haut ils ne sont jamais redescendus » , « des blagues !!! » « c'est quoi des fantômes ? » demandait toujours un des plus minots « des ectoplasmes ! » répondaient les grands qui raccrochaient leurs fantasmes aux aventures du capitaine Haddock. Ils posaient des questions auprès des parents qui haussaient les épaules et changeaient de conversation, de quoi alimenter encore toute une légende extraordinaire parmi la bande de copains. Au collège, cette histoire les avait soudés, ils ont continué à l'entretenir, et plus ils grandissaient, plus leur imagination gonflait, vibrait. Chacun y allait de son idée, des hommes en costumes revenus du passé, des évènements jamais vécus, des jeux de lumière et ombre, pourquoi pas des fées et des elfes, des zombies ou des spectres. Ils se faisaient peur, ils fabriquaient une sorte de jeu de rôle grandeur nature, ça allait être diablement excitant, ils visualisaient chacune des scènes avec un maximum de personnages plus excentriques les uns que les autres au milieu d' un décor surnaturel.

Maintenant les quinze ans sont là, le brevet , le scooter..... Et toujours le rêve de grimper là-haut, d'aller voir de l'autre côté . Ils ont fait vrombir les moteurs , ils se sont tiré la bourre sur la départementale en faisant attention de ne pas se faire choper par les parents. Pas question de rouler sans casque ou en short et t-shirt, pas question de prendre le risque de se faire confisquer le scoot'.

Ce matin-là, enfin, le sac sur le dos , ils mettent les gaz, ils démarrent, enquillant les virages, un coup de guidon à droite, un coup de guidon à gauche. Ils roulent vite vers le but tant rêvé, le graal les attend ils en sont sûrs.

Gaspard arrive le premier bien sûr, il passe la barrière d'arbres serrés, les autres retiennent leur souffle, il ressort quelques instants plus tard, leur fait signe, il n'a plus le même regard. Effrayés mais scotchés, ils le suivent ...

Rémanence sépia (Marie Collinet)

Lorsqu'il pousse la porte, il sent ses amis tressaillir derrière lui. Ce n'est pas tant la désolation de la chambre, jonchée de cendres et de feuillets calcinés que le froid ambiant qui les effraie. L'air s'engouffre par une fenêtre de toit béante pour venir hérissier sa peau, baiser glacé désormais imprimé sur son épiderme. La bise effleure sa joue, chargée d'échos qu'il peine à discerner. Mille voix à l'harmonie dissonante ébranlent son échine. Ses compagnons indécis, il franchit le seuil.

Il balaie la pièce du regard, persuadé que des yeux le scrutent dans l'ombre. De nouveau, une légère rafale ébouriffe ses boucles. Seul un bruissement de papier semble lui répondre.

Puis, un soupir. Ou son souvenir. Tous se figent. Du coin de l'oeil, il distingue une forme qui se découpe dans la pénombre. Elle se glisse vers eux, comme un stylo sur le papier. Il retient son souffle, tous muscles tendus. La forme s'affine jusqu'à devenir féminine. Elle ondule, ses cheveux d'encre caressés par le vent. Il sent ses amis reculer dans son dos, pourtant il tend la main sans réfléchir. Il lui semble voir un sourire se dessiner sur ses lèvres. Elle avance encore, se faufile dans son dos avec la souplesse d'un chat, effleure son bras d'une de ses mèches puis tourne sur elle-même en s'éloignant, sans bruit. S'estompe, dans un souffle.

Il crispe le poing, impuissant face à sa disparition, tandis qu'une page se faufile entre ses doigts. Le bruit de papier froissé attire son attention. Il déchiffre sans peine l'écriture manuscrite. A mesure qu'il en parcourt les lignes, il lui semble entendre leur écho chuchoté par le vent. Son murmure s'amplifie et le pousse à relever les yeux, à la recherche de la jeune femme décrite par l'auteur exilé. Elle attend, réapparue assise sur un coin du bureau qui l'a vue naître. Enfant coulée dans l'encre, qui se joue du temps et des flammes, définitivement ancrée dans ce monde par l'ardeur de l'imagination de son créateur, désormais loin.

Le tour du Bozon (Jean-Michel Commandeur)

En fin de journée, le physicien allait parfois se promener sur cette petite route hors du temps qui faisait une boucle autour d'une sorte de colline ; il partait depuis une extrémité, presque toujours la même, et une fois sa révolution achevée retombait sur l'axe principal, à quelques dizaines de mètres seulement de son point de départ.

Aux deux tiers du parcours environ, après avoir décrit une courbe et entamé un long faux-plat descendant, le physicien s'asseyait parfois sous l'un des châtaigniers pluricentenaires qui ponctuaient le talus afin de réfléchir tout comme ses collègues physiciens, ou plutôt de s'amuser à réfléchir quand il se promenait, aux mystères de la matière et à ces frontières sans doute à jamais infranchissables derrière lesquelles pourraient se trouver comme le suggère la science d'autres réalités, des mondes fantomatiques bien que tout aussi réels que le nôtre du point de vue de ceux qui en font partie. Il était donc tout à fait possible qu'un physicien lui ressemblant trait pour trait et tournant dans l'autre sens était en train, sous ce même châtaignier, de penser exactement à la même chose...

Un vent léger, porteur dans sa fraîcheur un peu humide assaisonnée de feu de bois d'une pointe d'automne, fit frissonner le physicien et le sortit de sa rêverie. Alors il reprit sa route tout en contemplant entre deux collines le soleil qui n'allait pas tarder à se coucher, plein est...

Le cabas (Josette Cornec)

C'est après avoir, grelottante d'effroi, claqué la porte de mon cagibi aux étagères poussiéreuses et chaotiques, autrefois « mon bureau », que je me décidai.

Je choisirais l'heure où les diamants liquides de la rosée perlent encore aux toiles d'araignées des ajoncs.

Ce serait sur un lit de mousse souple et odorant, dans le murmure du friselis d'un ruisseau se jouant de cailloux impolis. Ou bien dans l'ample chant des vagues fleuretant avec le sable vierge.

Je choisirais un large cabas joyeusement multicolore.

Mon sur-moi écolo me souffle : « de coton bio ».

Dans la thermos, au café noir de l'amertume, à l'eau de vie des passions, au thé vert de la sagesse, je préférerais le chocolat tiède et mousseux à saveur d'enfance.

Surtout, ne rien oublier : pas un briquet, c'est laid et bruyant. Plutôt des allumettes : j'aime leur craquement joyeux, leur flamme furtive et aléatoire.

Je m'encoignerais tranquillement, chaque chose à sa place, et moi aussi. Se méfier du vent.

Alors, du cabas et sans les relire, je brûlerais un à un tous les mots fanés de ces décennies de lettres et de cartes, une à une toutes les piles de bouts d'écrits.

Et, à chaque flammèche, à chaque fumerolle, à chaque cendre envolée, je célébrerais en paix la définitive dissolution des fantômes du passé.

Inquiétants phénomènes en Trièves

(Martine Crasez)

Il subsiste un hameau, dans cette moyenne montagne, où l'on pense n'avoir recensé guère plus de treize âmes. Il semble être le théâtre de manifestations déconcertantes. "Des choses pas normales", témoigne Louise Fauvoir, la doyenne. "Des choses bizarres", renchérit Joseph Courtevie, son gendre. "Des choses rocambolesques", atteste Céline Savasandire, sa fille. Clairement, cette famille est sous le choc. Une enquête auprès de leurs voisins confirme ce sentiment : Alain Gecroitou affirme que l'ambiance est pernicieuse chez les Prabouissous depuis plusieurs mois, tandis que Ginette, son épouse, tombe en pleurs, incapable d'évoquer ce fluide glacial qui aurait insidieusement envahi la bourgade.

Quand on leur demande de décrire ces singularités, ils rétorquent que les mots leur manquent, qu'ils croient que même les animaux des fermes paraissent manifester des signes d'agitation, sans parler des chats – pauvres bêtes – dont on dit qu'ils sont hirsutes nuit et jour (voire jour et nuit, ajoute Le Toine, le cousin de Ginette, et même qu'ils n'arrivent plus à se déshérisser).

Marie-Jean Quette, notre correspondante locale de presse, dépêchée sur place, a tenté de recueillir d'autres observations à propos de ces supposées apparitions paranormales.

Toutes concordent : le village est fréquenté par des cataplasmes, s'enflamme Henri Fauvoir, le frère un peu benêt de Louise.

Le maire, Jean Say, a déclaré à notre reporter : « Monsieur l'instituteur vous a peut-être parlé des déesses chassées de l'Olympe et recherchées par Jupiter ! Allez savoir. D'autres pensent que les lavandières du Mont Aiguille sont dans le coup. Il va de soi que je ne peux pas certifier la véracité des propos que vous avez récoltés : ni mes administrés, ni moi-même, ne nous sommes jamais rendus dans ce lieu-dit. Le Supereminet Invius, comme il est appelé, nous sépare ; il est infranchissable. En revanche, ce qui est vrai, c'est qu'on en est sûr, même si rien n'est prouvé ! »

Le fantôme de Riri (Pierre)

Une grosse voiture noire pénétra lentement dans la vaste cour surchauffée par l'éblouissant soleil d'été. Lorsque les portières s'ouvrirent, la voiture ressembla un instant à un gros coléoptère écartant ses élytres pour replier ses ailes. C'était comme une vision, proche d'un mirage.

Une dizaine de gamins s'éjectèrent du véhicule, « descendre » serait trop éloigné de la réalité. Tous cousins et cousines, ils allèrent s'installer dans le corps de logis de cette ancienne ferme dite « du Pin », dépendance du « Château de l'Abri » situé loin de là, à plus d'une vingtaine de kilomètres, de l'autre côté d'un domaine forestier et de prairies traversées par le début du fleuve côtier dit « la Vilaine » prenant sa source non loin de là.

Les enfants et les deux adultes encadrant la troupe juvénile, se dirigèrent vers la massive porte en châtaignier défendant l'édifice.

« Oh ! dis donc, quelle baraque ! s'exclama la petite Laurence, cinq ans. C'est vieux !!!

- Doit y'avoir des fantômes, murmura craintivement son petit frère Riri de deux ans son aîné.

- Tu crois cela, bonhomme ? s'informa Georges l'un des aînés de la troupe, un costaud de quatorze ans. »

L'installation des enfants se fit rapidement. Les deux adultes reprirent la voiture et les laissèrent sous la garde de Georges et de sa soeur Martine, une grande perche de seize ans, munis de leurs téléphones portables. Le soir à la veillée, devant la cheminée flamboyante de la salle de la ferme, Riri remit les fantômes sur le tapis.

« Il y en a sûrement au château, on pourrait y aller, on camperait...

- C'est trop loin. Tu ne te rends pas compte ! »

Le lendemain, ils partirent en randonnée le long de la Vilaine. Près d'un pont, ils trouvèrent un exemplaire du journal local. En le feuilletant, l'un des plus grands tomba sur un article relatant des vols incompréhensibles au Château de l'Abri. Riri tout excité, sans pipe courbe ni loupe ni casquette spéciale, déclara fermement :

« C'est le fantôme ! Il reprend ce qui lui appartenait ! »

Les vacances se passaient le mieux du monde si ce n'est que Riri fut un peu agaçant avec son fantôme. Quand la voiture coléoptère revint chercher les enfants, un exemplaire du journal local gisait sur le siège. En première page parmi les gros titres, une information : « Vols de l'Abri : un homme appréhendé ! »

Et Riri conclut doctement : « Vous voyez, je n'y suis jamais allé mais je savais qu'il y avait un fantôme.

Au bord des eaux, la migration des mots

(MP Deloche)

Sirènes Naiades Nymphes
Aphrodite qui naît des eaux
Fluidité mythologique

Une vague salée un rythme
me réveillent au bord de l'eau
Je prends le large

Force insoumise azur liquide
et me retrouve face aux dieux
face à l'Antiquité profonde
à la hantise qui vient des fonds

Aux bords des eaux
Portes Bateaux
Ne suis-je qu'une femme qui nage ?

Ne suis-je que femme qui nage
chavirée par sa mémoire
ses connexions amniotiques ?

Je crève la surface qui scintille
plonge et recherche mes abysses
Sirène Naiade Aphrodite
qui naît des eaux

Sans titre (Estelle Demode)

Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes... C'est Louis qui le leur a dit. Et tout le monde sait que quand Louis dit quelque chose, on l'écoute. Il sait beaucoup de choses Louis... Il a rencontré plein de monde, visité des tas d'endroits loin d'ici... C'est ce qui le rend différent, plus sûr de lui que les autres garçons de son âge, plus adulte. Plus cool aussi.

Dès qu'il ouvre la bouche pour dire quelque chose, tout le monde l'écoute. C'est pour ça que si Louis dit qu'il y a des fantômes là-bas, dans cette vieille forêt de l'autre côté du pont, tout le monde le croit...

Tout le monde, sauf Raphaël. Raphaël lui, il a besoin de voir les choses pour y croire. Alors quand il a dit qu'il allait y aller, qu'il allait voir si c'était vrai, ça n'a surpris personne. On s'est contenté de le regarder, en silence.

Un sourire a illuminé le visage de Louis. Un sourire amusé, légèrement moqueur. Comme un défi, une invitation.

Malgré la nuit tombante, c'est sans surprise qu'on observe Raphaël traverser le pont avant de bifurquer dans les bois épais et sombres qui longent le chemin...

A son retour, il n'a jamais raconté ce qu'il avait vu, mais une chose est sûre, c'est qu'il en a été changé. Certains disent qu'il a vu un fantôme, d'autres racontent qu'il a vu quelque chose d'encore plus effrayant... Quoi qu'il en soit, il n'a plus jamais été le même. Il est resté un mois complet dans le bois... Des hommes avaient battu la forêt pour le retrouver, sans succès... Jusqu'à ce qu'il réapparaisse, le regard hanté par ce qu'il a vu...

Il passe ses journées seul. Jusqu'à ce que, certains jours, à la tombée de la nuit, il prenne la direction de la forêt pour disparaître dans les sous-bois. Une fois Louis a tenté de le suivre... Quand il a réapparu il divaguait à propos d'un fantôme... Des vêtements aussi blancs que sa peau et ses cheveux, un visage de porcelaine, il semblait scintiller dans la nuit. Et ses yeux rouges glacés, monstrueux...

Et Raphaël, le regard vide, qui dansait entre ses bras...

Sans titre (Jacques D.)

Jeudi 7 septembre

- Elève Loncou, le sujet du petit devoir que je vous ai demandé en classe pour voir votre niveau était tout simplement de raconter vos vacances ! Pas un récit fantastique ! Pas ces élucubrations au sujet de falaises tourmentées, de fantômes et je ne sais quoi ! Truffé de fautes d'orthographe en plus !

-Mais, mais...

- MÊ MÊ... en plus il se prend pour une chèvre ! Eh bien, l'année va être difficile, je le sens. Votre devoir est nul ! « Il n'y sont jamais allés, mais il savent qu'il y a des fantômes ». Vraiment n'importe quoi ! ... Je me demande qui a pu vous mettre des sornettes pareilles en tête. La seule façon de savoir c'est d'apprendre, d'aller voir, de raisonner...

- Mais, Monsieur...

- Silence !

Vendredi 8 septembre

- Ha ! Monsieur Bertrand ...Bonjour... Le petit Loncou, de la classe de 6ème B, nous avons enfin des nouvelles.

- Bonjour, monsieur le Principal.... Xavier Loncou.... c'est un élève qui me semble mal inséré dans le réel....

- ? ?

- Il m'a rendu un travail fort curieux au sujet de fantômes... et ses propos sont incohérents.

- ... Le petit Loncou est décédé cet été en tombant d'une falaise dans le Vercors.

Sans titre (Alice Fernandez)

C'est une terre étrange, un monde où rien, le ciel, les nuages, les routes, les montagnes, les maisons, rien n'est toujours à sa place immuable, le ciel en haut, la route sous les pieds, les fleurs dans les champs.

Il y règne une sauvagerie qui trouve difficilement les mots d'un récit. Les morts reviennent, meurent à nouveau, se réveillent pourtant. Celui-là dont on voulait l'attention s'approche enfin, et l'autre pour une broutille, un mot de trop, mourra peut-être, poursuivi par un dinosaure revenu du passé ou par le loup aux yeux rouges de Tex Avery.

Le cœur fait sa loi là-bas sans souci d'égalité ni de fraternité. C'est lui qui distribue les cartes et les jette dans un semblant de hasard au gré des amours et des haines.

Même si l'oubli souvent vient nous voiler ce monde, chacun sait qu'il existe. Beaucoup en ont peur. Ceux-là passent leurs nuits, les yeux ouverts dans le noir. Ils comptent les heures qui les séparent du matin.

Ils disent, malheureux, l'épuisement, les journées où ils tiennent à peine debout, hagards.

Ils n'y sont jamais allés mais ils savent qu'il y a des fantômes...

Personne n'y va. Est-ce vraiment nous, cet étranger entraîné dans des tribulations tragi-comiques ? Et ceux qu'il croise dans ces histoires rocambolesques ? Qui sont-ils ? Personnages improbables, pièces de verre d'un vitrail insensé.

La nostalgie et le désir composent ces tapisseries chatoyantes, bruyantes, où se côtoient les disparus aimés et le collègue si joli du bureau d'en face.

C'est de là pourtant que je voudrais parler. Que ma parole me vienne du temps de la nuit et du rêve. Là où se nouent les mots de la poésie. Déliés du sens. Dans les réunions où je m'ennuie m'exprimer en alexandrins, semer des vers.

Je m'applique.

Je m'applique à m'absenter.

Et quand, inquiets ou compatissants, certains me demandent où je suis, je ne sais pas répondre.

Avec mes fantômes ne se dit pas.

Sans titre (Louise Francillon)

Cela fait sept ans que les trois enfants de la famille ne sont pas sortis de la maison. En réalité ils n'en sont jamais sortis, le Dehors est réservé aux adultes.

Ana, Pong et Lee ont tous les trois sept ans, éjectés du ventre de leur mère simultanément. Chacun des deux mille cinq cent cinquante-cinq jours fut passé sans qu'aucun d'eux n'essaie de franchir le mur qui entoure le jardin, la maison. Ils n'ont pas le droit d'aller de l'autre côté du mur. Ils n'y sont jamais allés mais ils savent qu'il y a des fantômes. Sinon, pourquoi ne pourraient-ils pas y aller ?

Le refuge (Isabelle F.)

Les jours pluvieux des vacances d'été, Jean-Baptiste, grand-père bavard et amoureux de sa région, a pris l'habitude de rassembler ses petits-enfants dans le salon lambrissé de son chalet pour leur raconter une histoire, plus ou moins vraie, se déroulant dans les montagnes alentour. Cinq petits-enfants, trois garçons et deux filles entre dix et seize ans, se précipitent alors sur le large canapé au milieu des coussins, avides d'écouter la dernière « création » de leur « Papi Castor », surnom affectueux donné à leur grand-père en référence à la célèbre collection de livres pour enfants « Père Castor ». Car en effet, « Papi Castor » est passé maître dans l'art de transformer la moindre anecdote locale en un récit riche en suspens et rebondissements.

Ainsi en est-il de l'histoire de ce refuge de montagne, situé à environ de 2h de marche du chalet familial. Il aurait abrité un frère et une sœur en plein hiver, après qu'ils avaient fui la violence de la guerre en bas dans la vallée. Ils y seraient morts de froid et leurs âmes seraient montées au ciel telles de légers ectoplasmes blancs, laissant ébaubis résistants et Allemands présents dans les parages. Leurs esprits se manifestent, paraît-il, encore certaines nuits auprès de jeunes promeneurs pour leur rappeler que la vie peut être courte et qu'il faut donc en profiter avec gourmandise et respect. Comment après une telle narration, ne pas avoir envie de tenter l'aventure pour écouter en « live » le message délivré, qui plus est, par deux jeunes fantômes ??

Avec l'autorisation de leur grand-père, ravi de les voir lâcher téléphones portables et autres consoles de jeu, les cinq adolescents quittent le chalet le lendemain, en fin d'après-midi, avec duvets et nourriture au cas où ils auraient à passer la nuit, là-haut, près du refuge. Tout excités à l'idée de vivre un moment fort, ils devisent gaiement en traversant de grandes prairies. Puis, plus sérieusement, tout en montant lentement une pente raide au milieu de sapins touffus, ils échangent sur la courte existence de la fratrie décédée en pleine guerre et de leur chance à eux de n'avoir pas à subir des temps si difficiles. En même temps que le sous-bois s'épaissit, le silence s'impose, juste troublé par les pas des marcheurs. Les cinq adolescents se rapprochent instinctivement les uns des autres. Débouchant dans une clairière, ils aperçoivent enfin le fameux refuge et marquent un temps d'arrêt, fascinés, car « sans y être jamais allés, ils savent qu'il y a des fantômes ».

Sans titre (Vanelle Frau)

Un jour de printemps, ils l'emmenèrent. L'inscription en lettres noires gravées sur la grille lui arracha un sourire amer lorsqu'il franchit le portail. Il sut qu'il ne ressortirait pas d'ici. Il sut que le travail ne lui rendrait pas sa liberté. Ils lui retirèrent ses vêtements, prirent tous ses objets personnels et, comme à tous les autres, lui firent revêtir la veste et le pantalon rayés. Il était désormais réduit à un numéro. Il sut, en franchissant la grille noire, qu'il perdait aussi sa dignité.

Chaque jour apportait son lot de souffrance, de désespoir, d'humiliation et d'épuisement. La nuit, les sanglots étouffés de ses compagnons de chambrée se mêlant aux quintes de toux, dans une odeur nauséabonde, l'empêchaient souvent de dormir. Vivre était devenu un calvaire. Une nuit, alors qu'il s'était assoupi sur sa paille, il rêva qu'il jouait du violon. Il voyait les notes de musique sortir de son instrument, les unes après les autres et s'élançer vers le ciel. Les notes, par centaines, virevoltaient, dansaient, se faufilaient entre les barreaux des fenêtres, frôlaient les baraques, rebondissaient sur le gazon de la mort et remontaient dans le ciel, telles des fusées lumineuses. Ces notes avaient le goût d'une liberté retrouvée.

Armance émerge d'une nuit qui lui a semblé longue, très longue, mouvementée, peuplée de songes. A son réveil, la phrase de Cécile Coulon, lue la veille, l'obsède, résonne dans son cerveau « Ils n'y sont jamais allés mais ils savent qu'il y a des fantômes ». Des images l'assaillent. Quelques instants, elle referme les yeux. Un homme se tient droit, face à elle, vêtu d'un costume noir, digne. La tête penchée sur son violon, il joue. Les notes de musique sortent de son instrument, par centaines, virevoltent, dansent se faufilent entre ses doigts frôlent le toit des maisons, rebondissent sur la pelouse du jardin et s'élancent vers le ciel, telles des fusées lumineuses. Des notes au goût de fantômes du passé.

Fantaisie (Genelyne)

En sortant de la Mare au Diable, la petite Fadette rencontre Fanfan la Tulipe pourfendant de son fleuret Jack Sparrow le flamboyant flibustier parti festoyer loin de sa frégate. Furieuse de voir ferrailer ces deux farauds, elle les fusille du regard et les fustige de quelques phrases bien senties. Pas fâchés pour autant, ils décident de filer ensemble. Ils n'ont pas franchement le choix.

Au même moment, dans les couloirs feutrés du Louvre, Belphégor, une flasque de Frontignan à la main, fond sur ce fichu Phantom of the Paradise effrayé par Faust, pour le forcer à fuir avec lui. Ce n'est pas facile mais il le faut bien !

Parties ensemble de Fanchonville, la fascinante Falbala et la frêle Fantine ayant fraternisé lors d'une fête, s'apprêtent à rejoindre Fantômas le fourbe, flanqué de Fantômette le front ceint d'une couronne de fleurs. Il va falloir franchir la forêt de Fort Fort Lointain.

La route est facile, il suffit de suivre les flèches. Et fatalement, à l'entrée du faubourg, tous nos protagonistes finissent par se rejoindre près d'une fontaine. La conversation s'engage forcément. Foin de fadaïses : ils doivent se rendre au même endroit. Ils n'y sont jamais allés mais ils savent qu'il y a des fantômes. Certains en frissonnent, d'autres fanfaronnent. Mais fatigue et frayeurs sont vite effacées quand une fragrance inconnue vient flatter leurs narines. Pas le temps de flâner, pas de doute il faut s'y fier ! Le fumet les oblige à forcer l'allure. Leur bonne fortune les amène devant un grand phare, sur le fronton duquel figure le mot « Médiathèque ».

Que faire ? Fantômette, pas froussarde, se faufile pour aller fureter dans ce beffroi pharaonique. Si Fanfan et le flibustier piaffent d'impatience, Fantômas lui, ronge son frein. Falbala se refarde devant Fantine et Fadette effarouchées. Les deux plus froussards, Phantom of the Paradise et Belphégor restent figés.

C'est une Fantômette frétilante qui franchit à nouveau la porte, folle de joie. Elle explique qu'elle a trouvé SON fantôme, elle l'a vu plusieurs fois, il ne lui a même pas fait peur !... mais aussi celui de Fifi Brindacier, de la fourmi des fables de La Fontaine. Fichtre ! Plus de méfiance, ils foncent tous ! C'est bien le même parfum familial qui flotte ici. Fébrilement ils cherchent, ils furètent. Soudain Fanfan la Tulipe triomphant brandit une photo du flibustier sur un coffret fermé. Des cris de joie fusent quand Fantine soulève difficilement un pavé où son nom apparaît plusieurs fois.

Finalement leurs efforts sont payants : chacun a trouvé son fantôme ! Stupéfaits et fiers ils se félicitent : ils sont immortels !

Sans titre (Pascale Giraud)

Aux fonds sombres des forêts
Ils n'y sont jamais restés
Ils ont rencontré des gnomes
De la taille de trois pommes

Là où coulent les rivières
Ils ont ramassé des pierres
Qu'ils ont taillées au burin
Et placées dans un écrin

Sur les montagnes enneigées
Ils ont gravi les sommets
De piolets et en cordée
Ils sont arrivés premiers

Vers cet astre illuminé
Ils ont tendu leurs fusées
De petits pas sur la lune
L'humanité fait la une

De la nature de l'atome
Aux maux et à ses symptômes
Ils ont exploré des corps
Leurs secrets et leurs trésors

Mais...

Dans les recoins du passé
Ils n'y sont jamais allés
Ils n'ont point peur des hommes
Mais savent qu'il y a des fantômes.

Sans titre (Frédéric Godin)

Il était visiblement content de sa formule et de l'effet qu'elle produisait sur ses patients : « Vous êtes comme tous ceux qui éprouvent le besoin de venir me voir, ils n'y sont jamais allés mais ils savent qu'il y a des fantômes ! Y, n'étant pas un lieu mais une action, l'introspection, du latin introspicere, regarder à l'intérieur. » Je n'ai pas voulu gâcher son effet, pourtant j'en faisais des allées venues au plus profond de moi, quant aux fantômes je me les coltinai depuis belle lurette.

Ceux que mes parents m'avaient légués, angoisses et doutes, reçus eux-mêmes des leurs. Je m'en accommodais. Les deux balourds qui avaient r'appliqué depuis deux ans étaient d'un autre calibre, des costauds, des maousses.

Le premier me réveillait souvent au son grave et sourd d'une tête qui heurte le carrelage, un bruit sourd qui me filait des frissons, puis la vue du sang qui s'échappait de son oreille ainsi que de l'arrière du crâne et qui formait une flaque grandissante dont la surface sous l'effet du chauffage au sol formait une peau comme sur du lait ayant bouilli.

Le deuxième était sorti d'un scanner comme un mauvais génie d'une Lampe caressée, anévrisme de l'aorte qui évolua quelques jours après en dissection de celle-ci. Scalpel, disqureuse, écarteurs, circulation extracorporelle, prothèse, coutures, rééducation. Ce spectre je le voyais chaque matin dans mon miroir, une cicatrice de vingt--neuf centimètres, ligne droite boursouflée séparant ma poitrine.

Ces fantômes m'avaient rendu fragile, trouillard et angoissé, tendance poivrot, je chialais pour un rien. Un mètre quatre-vingt-dix secoué de sanglots par crainte de l'avenir, c'était bien moche.

Le psychiatre me raccompagna, « Monsieur il faudrait être plus loquace, qu'on puisse avancer, pour commencer lisez Montaigne, tout est dans Montaigne, méditez là-dessus : rien n'imprime si vivement quelque chose à notre souvenance que le désir de l'oublier. »

Il exerça une pression amicale sur mon épaule et tourna les talons.

David et Grand'mamy (Raymonde)

David aime déambuler dans les couloirs de ce lieu majestueux, impressionnant, ancestral et familial, solidement construit il y a bien longtemps sur la colline ; il y est né, son père aussi. Quelques concessions ont été faites à la modernité dans les pièces occupées actuellement. D'autres parties sont réservées aux visites guidées organisées par sa mère. L'enfant a 7 ans ; il a une sœur aînée, en pension ; elle ne rentre que pour les vacances ; un jour ce sera son tour lorsqu'il aura terminé son cycle à l'école du village, situé en contrebas. Ses petits copains l'ont déjà taquiné à propos des fantômes qu'il ne manque pas d'y avoir dans son château comme dans tous les autres. Alors il a interrogé son père à ce sujet : celui-ci lui a toujours dit que lorsque quelqu'un décède il se transforme en fantôme et ensuite il va au ciel ; on ne le voit plus. C'est d'ailleurs ce qu'il lui a répété il y a plusieurs jours au sujet de Grand'mamy à qui il ne pourra plus rendre visite dans sa chambre. Aujourd'hui est particulier ; David reste avec Mathilde, la femme de confiance qui les a vus naître, à l'écart de ces mystères qui l'inquiètent ; il peine à comprendre ; à vrai dire il a peur. Depuis le moment où il a su pour son arrière-grand-mère, il n'a cessé de se retourner pour voir si elle ne le suivait pas. Les éclairs, par cette chaude journée de juillet, jettent une lumière brutale sur les armures. Il joue avec son armée de soldats qui le rassure ; qui le défend contre grand'mamy ? Comment pourrait-elle lui vouloir du mal ? La semaine dernière, elle lui caressait encore la joue ; ensuite on lui a dit qu'elle devait se reposer. Le défend-elle contre sa peur ? Le soir, au dîner, il demanda : « les avions, ils passent où ? » Son père lui répondit « ils ont leurs couloirs, des sortes de routes, de tunnels pour eux ; les pilotes ne vont pas de part et d'autre. Ils n'y sont jamais allés mais ils savent qu'il y a des fantômes » ! David fut soulagé ; il respira profondément.

Le temps viendra (Alain Graz)

Le temps viendra où tu t'accueilleras en ouvrant la porte.
Tu te diras bonjour.
Tu te reconnaîtras mais ce ne sera pas toi,
Sûrement quelqu'un qui te ressemble, à qui tu parlas un jour,
Quelqu'un de bien avec qui tu fis quelques pas,
Tranquillement à l'amble de vos voix.
Il aura tes yeux, ta bouche, ton sang.
Tu entendas battre son cœur doucement.
Tu te reconnaîtras mais ce ne sera pas toi.
Il aura ton sourire, sur son visage les mêmes empreintes du temps.
En signe de paix, il te prendra les mains tout simplement.
Tu sauras qu'il est de ta mémoire et de tes rêves celui qui viendra.
Les chamans, les sorciers, les poètes,
Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes à qui parler,
A qui dire nos secrets et nos peines.
Avec leurs tambours, chevauchant le monde perdu
Avec leurs litanies psalmodiées en cantate du désert
Avec leurs mots épandus en magie de poèmes
Ils révèlent les mystères de l'au-delà.
Il sera là dans le bruissement du silence, dans la clarté forte du jour, sans
colère et sans haine.
Il sera là.
Tu la tairas cette évidence, comme à la nuit tombée, tu la chanteras.
L'étranger qui frappera à ta porte,
Il ne te ressemble pas,
Mais tu le reconnaîtras comme toi même.
Le temps viendra où tu t'accueilleras.

Sans titre (Nathalie Grimaldi)

Alice n'avait pas ressenti ce chamboulement en faisant ses bagages. Elle ne l'avait pas non plus ressenti dans l'avion, ni même à leur arrivée à Munich. Elle le ressentait là, dans le bus qui l'emmenait vers une nouvelle alternative de sa vie. Assis à côté d'elle, le visage collé à la vitre, Jean restait muet. Il n'avait quasiment rien dit du voyage, tout cela lui paraissait tellement obscur, presque irréel même. Alice brisa le silence.

« Tu sais, quand j'ai vu cette femme aux obsèques de papa, je crois qu'au fond de moi j'ai su.

- Tu as su ? Mais comment serait-il possible d'envisager une telle chose ? Tu aurais pu imaginer papa chantant l'hymne des jeunesses hitlériennes ? Papa bataillant sur cette plage de Normandie ? Papa pleurant devant l'horreur de ce qu'il vivait ? Je suis bien content qu'il se soit enfui et qu'il ait pu vivre la vie qu'il voulait, avec maman et nous.

- Bien sûr que je n'aurai jamais pu imaginer tout cela ! Mais quand je l'ai vue, j'ai senti qu'elle était là pour nous apporter un message, qui donnerait du sens à ma vie. Tu ne peux pas comprendre, tu ne regardes jamais en arrière et tu ne te poses jamais de questions.

- A quoi bon ? Je suis très heureux comme ça. J'ai une merveilleuse femme, trois beaux enfants, et cinq merveilleux petits-enfants. Je n'ai pas besoin de regarder en arrière, contrairement à toi. »

Alice se tut, elle savait qu'avec son frère la discussion était parfois compliquée, surtout quand il s'agissait de ne pas exprimer ses émotions.

Ils arrivèrent à Glonn à la tombée de la nuit. Alice déplia le papier que leur avait donné la femme le jour des obsèques. Il avait jauni, mais l'adresse était lisible.

La maison où leur père avait grandi était éclairée. Le vent balayait les cheveux d'Alice autant que ses certitudes. Une étoile scintillait au loin, et des ombres se mirent à danser dans le ciel. Ils étaient là, les fantômes d'une vie, d'une histoire. « Ne vous éloignez pas, dit Alice. J'ai tellement de questions à vous poser. »

Gardien du boucan (Pierre Grousson)

C'est un lieu de chahuts, au milieu des alpages. Un bruit de ressac que rien n'annonce échappe à la vue. Les sommets sont nus mais ils grondent, hostiles. Quel abîme abrite ce boucan ? Le trouble gagne et glace le sang.

L'eau s'est infiltrée plus haut dans le sol calcaire. Les flots se sont perdus dans les tréfonds, de plus en plus rageurs. Toujours en sous-sol, ils chutent ici à la verticale dans un bassin en tumulte. La cavité joue les tambours. A l'air libre, c'est un plein de fureur.

On dirait que le sol braille, dans une rogne mortelle. C'est effrayant dans le contraste d'un temps clair comme au surplus d'un orage. Le lieu chargé d'effroi accable toute curiosité.

Les bergers n'y rendent pas leurs bêtes qui ne les y suivraient pas ; elles refusent de s'y perdre et n'osent pas même y fuir. Les randonneurs n'en font pas le bouche à oreille. Les enfants du village s'aventurent ailleurs pour jouer les braves et leur honneur.

On est tranquille où la terre râle. Tranquille et c'est là qu'Emilien traîne, Emilien avec sa trogne d'enfant mal né, sa maman morte en couches.

Là qu'il aime aller tard, quand le bruit se fracasse sur la voûte nocturne. Là qu'il relève la tête et s'adoucit, lui que rien n'a jamais vraiment épargné. Là qu'il a la paix et se ressource. Mais une malédiction. Là où tout le monde sait qu'il se rend.

Emilien rôde où le boucan tonne ! Ça ne rend pas l'endroit sûr, mais ça fait d'Emilien un type décidément suspect... Ça ressemble par trop à sa mauvaise mine, à son mauvais sort. Peu importe Emilien, ses ressorts et ses travers. Qu'il aime la compagnie des ombres et son tapage a fini de jeter les dés. La nuance n'est pas l'aise des troupes.

Les villageois y sont à peine allés. Ils ont peuplé le lieu de fantômes et fait d'Emilien son infréquentable gardien. Celui qui leur préfère la solitude ; de celle qui les arrange pour mieux se défaire de lui. Ça ne le dérange pas, Emilien, les jurons dans son dos. Ça n'encrasse plus son âme. Il fait comme il estime falloir.

Concours fantôme (Yves Guerte)

- **Le vieux** : quelle idée, choisir un sous-sol comme site fantomatique de l'année, c'est un peu tordu !
- **Le jeune** : c'est sûr, un château d'Écosse ou des Carpates te dépayserait moins, mais il faut vivre avec son temps, mon vieux ! Enfin vivre... Mais Ground Zéro, ce n'est pas n'importe quel sous-sol.
- **Le vieux** : c'est vrai, les deux tours jumelles ont fourni un effectif impressionnant d'âmes en peine. Avec tous ces corps partis en fumée...
- **Le jeune** : les tours jumelles, et les avions, faut pas oublier.
- **Le vieux** : en parlant d'avion, le train fantôme on connaît mais l'avion fantôme...
- **Le jeune** : tu rigoles, sors de ton trou, ça fait longtemps que les fantômes volent et ne se contentent pas de flotter. Ils vont en soute à l'ombre, c'est tout. Il suffit de trouver un bagage de bonne taille, et qui soit perméable à l'éther.
- **Le vieux** : en tous cas, ça va faire une sacrée réunion. La population terrienne augmentant, il y a de plus en plus de morts. Je veux dire, de morts sans cérémonie qui grossissent le nombre d'ectoplasmes.
- **Le jeune** : oui, mais tu connais la loi de la fin de la désincarnation ! Un fantôme dont le nom n'est plus inscrit nulle part, ni sur une tombe ni dans quelque registre que ce soit, ni gravé dans quelque mémoire ou regardé sur quelconque photo, voit son ectoplasme rejoindre l'éther sidéral.
- **Le vieux** : brrr.
- **Le jeune** : et cette grande consultation désignera les relations humains – ectoplasmes autorisées, et les messages à faire passer.
- **Le vieux** : ça va faire une belle transhumance, tous ces fantômes de la vieille Europe qui vont aller se réunir à Manhattan.
- **Le jeune** : transhumance, transhumance, on n'est pas des bêtes !
- **Le vieux** : oui, même si on n'est plus vraiment des humains...

Où va la nuit ? (Éliane Guillaud-Rollin
Lescure)

Elle se faufile dans ton lit
Elle peint en gris
Tous les chats noirs de l'abattoir
Elle a rendez-vous avec la lune
Mais la lune boit dans le bistrot du ciel
Tapie derrière la dune accrochée
Au Menhir de Kerneven
La nuit enduit de signes cabalistiques
Le rocher des naufragés
Sillonne la voie lactée
Son rire cynique
Résonne dans le cœur des marins
Accrochés au zinc du café du port
Tandis que le vieux Pierrick
Aristocrate de surcroît
Poursuit du grenier à la cave
Marie et Gwendoline
Nues des pieds à la tête
Campées dans leurs cheveux de feu

Fersen le policier dépêché du continent, relit la déposition de Matthieu :
« *Les domestiques sont possédées par le diable toutes les deux.*
Mes confrères n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes !
»

Les ombres (Fabrice Meunier)

Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes...

Ils furent d'abord attirés par la lumière, au loin, une sorte d'évanescence émanant de quelque feu follet. Plus loin, ils découvrirent les sources chaudes et les arabesques magiques dessinées par les aurores boréales, ressemblant aux esquisses impressionnistes de Monet, lorsqu'à la fin de son oeuvre, atteint de cécité, ses traits pourtant experts ne pouvaient discerner que des ombres polymorphes et enchanteresses.

S'enfonçant davantage dans la noirceur, par-delà les collines bordant ce désert, ils parvinrent au pied de ces immenses blocs rocheux formant un mur infranchissable.

Par méconnaissance, par audace ou inconscience, ils décidèrent de s'y aventurer, faisant fi de leurs certitudes d'échec, comme pour vérifier qu'il n'y avait rien dans cet au-delà.

La noirceur permettait à peine de distinguer leurs silhouettes.

Au fur et à mesure de leurs découvertes les questions s'accumulaient dans leurs esprits pleins d'imagination, de suppositions plus ou moins fantasques.

Peu importe ce qui les attendait: la mort, la captivité...Ils ne se tourneraient plus jamais vers le passé. Plus de retour en arrière possible, ils étaient déterminés à accomplir tout ce qu'ils ignoraient, entre frayeur et exaltation.

Ce qu'ils ont vu leur appartient, ce qu'ils n'ont pas osé approcher leur restera comme une ombre floue et fugace qui vient encore aujourd'hui hanter leurs pensées intranquilles.

Mes chers petits (Géraldine Jimenez)

Riom, le 2/07/2017

Mes chers petits,

Depuis le décès de Simone Veil, les souvenirs me reviennent en spasmes, vous savez que nous étions ensemble à Auschwitz. Ainsi, j'ai une faveur à vous demander avant de partir : m'accompagner là-bas.

Durant ma déportation, j'ai veillé sur Simone comme elle a veillé sur moi, nous étions tous frères du froid, de la famine étouffés par cette chape de misère.

Les camps, j'en ai parlé à vos parents afin qu'ils comprennent qu'il faut rester debout et se battre.

J'ai, à de nombreuses reprises, défendu le plus faible par mes actions, j'ai encouragé les femmes à faire de leur vie un combat pour défendre leurs droits et leur place dans la société.

Auschwitz, vos parents, « ils n'y sont jamais allés mais ils savent qu'il y a des fantômes » et vous que souhaitez-vous faire de ce passé ?

Si vous décidez de vous rendre sur place, je viendrai avec vous, j'éprouve l'ultime besoin d'effectuer ce pèlerinage pour accéder à une résilience totale.

Ce voyage initiatique comblera le chaînon manquant de notre lignée sur lequel j'ai été tant de fois interrogée. Ce voleur de jeunesse m'a rendue mutique sur les persécutions subies.

Souvent mon regard se pose sur le matricule de mon avant-bras, ma peau a flétri mais l'encre soigneusement choisie reste indélébile.

Je sais que là-bas les feux follets dansent mais la musique demeure lugubre et la mélodie sinistre.

L'Histoire, aussi morbide soit-elle, dit que les âmes des mourants ne parviennent pas à dépasser les murs des bâtiments quand la violence de la mort est trop fulgurante.

Sur place, nous leur dirons que la jeunesse ne reste pas dans l'apathie devant l'abomination des hommes. Nous leurs promettrons que leurs mémoires gravées dans ces murs seront les garants d'un « plus jamais ça ».

Mon devoir sera accompli, je serai grâce à vous retournée à Auschwitz pour libérer mes compagnons d'infortune et je vous aurai transmis l'inracontable.

Je vous attends, faites vite.

Avec tout mon amour

Votre grand-mère Rachel

Faille spatio-temporelle (Soazig Kerdaffrec)

Sur la lande, quatre petites silhouettes courent, courent. Des enfants en file indienne. Quatre petits points noirs zigzaguant dans la valse lente de la brume qui remonte de la mer. Elle tourbillonne, les enveloppe et parfois les cache au monde. Disparition momentanée car rien ne semble pouvoir arrêter leur cavalcade, ni les ajoncs acérés, ni ce brouillard aveuglant et poisseux.

Ils dévalent le sentier qui les jette sur la plage et reprennent leur course effrénée.

Le sable sous leurs pas coule sans fin... la marée est haute, le ressac scande leur respiration.

Ils sont à la recherche d'une porte rouge creusée dans une lointaine falaise rouge, porte fermée sur bien des secrets dit-on. « Ils n'y sont jamais allés mais ils savent qu'il y a des fantômes. » Qu'à cela ne tienne ! Ils veulent savoir et voir.

Le brouillard se déchire soudain sur les rochers. La falaise tant attendue est là. Un rayon de soleil fuse alors, et la porte, l'ouverture de leur rêve, sort de l'oubli, ourlée d'écume.

Un léger tremblement filtre dans les yeux des enfants, « un peu peur » dit le plus petit.

Rassemblant leur courage, ils gravissent quelques marches et ouvrent la porte dérobée, à la mer, à la nuit.

Ils plongent ensemble dans l'ancre rouge, à la rencontre du chien des Enfers, peut-être.

L'odeur d'iode les saisit, capte leurs sens d'avant, goémon et vagues d'avant la perte et le chagrin. D'avant la paralysie mortelle du bonheur.

Alors, dans l'ombre de la caverne, une bouffée de chaleur vient les inonder, l'instant se pétrifie dans une géographie sereine. Bonheur revenu. Vibrant.

Quelques secondes seulement.

Car tout chavire soudain. Maelstrom. Ils doivent vite revenir au froid et fermer doucement le temps d'avant sur les fantômes bienveillants du passé.

Leurs fantômes.

Quatre petites silhouettes noires, souvenir vivant dans ma mémoire.

J'étais la troisième à courir sur la lande. Larmes au vent.

Les lambeaux de la brume alourdissent toujours mes épaules.

Septembre 2017

Mieux vaut tard que jamais (Bernard
Lagarigue)

Il s'en rappelle comme si c'était hier. Un soir de juin déjà caniculaire et une perceuse à rapporter à Mimile, le copain ch'ti du quartier qui lui démontre encore une fois la convivialité des gens de sa région natale.

« Qu'est-ce que je te sers ? » Bières au départ bien sûr puis rosé, pizza, rouge, chartreuse et la moiteur de la nuit toujours...Les 2 étages descendus avec prudence, jusque-là ça va, les 300 mètres qui séparent leurs 2 logements lui paraissent soudain impossibles en une seule traite. A mi-parcours il s'affale sur le banc d'ordinaire tenu par les racailleux, mais là il est franchement tard. Le souffle court, la vue embrouillée, le cerveau ralenti, il jure au grand bâtiment d'en face qu'il ne boira plus de la sorte et vocifère que de toute façon le gardien de l'édifice ne doit pas être mieux que lui car il a laissé des lumières allumées.

D'un coup d'un seul il se redresse et écarquille les yeux, sa soulographie vient de le quitter en une seconde. Non seulement les lumières se déplacent mais elles ne proviennent pas des vieux néons. Elles ne sont pas agressives non plus, plutôt douces et attirantes, chaleureuses même et de forme presque humaine. Elles vont de meubles en meubles, s'arrêtent autour d'une des tables, s'isolent, se regroupent, brillent à tour de rôle avec plus d'intensité, une splendide chorégraphie multicolore et silencieuse.

Après un solide appui sur le dossier du banc, il veut bondir vers les grandes baies vitrées mais la sonorité de ses pas alcoolisés provoque une extinction générale dans un doux bruit de papier. Cette fois c'est sûr, il est temps de dormir.

La nuit suivante, totalement à jeun, il s'installe sur le banc de bonne heure, refuse même le shit dealé par les jeunes et attend, en pleine conscience cette fois. Bien après minuit, seule âme éveillée du quartier, il assiste à nouveau au merveilleux ballet lumineux autour des tables et des rayonnages.

Le surlendemain, après 30 années de lecture unique du quotidien sportif national et accompagné du rassurant Mimile, il se leva du banc, traversa la petite rue et posa sa main sur la poignée de la bibliothèque.

Sans titre (Gina Latoui)

C'en était fini des colonies de vacances où j'avais découvert force, faiblesse, joie, tristesse, peur et confiance. Du haut de mes 10 ans, je me sentais plutôt bien armée pour affronter la vie. Mon père décida qu'il était temps que je découvre d'autres horizons.

Une Panhard blanche, flambant neuve, arriva à 6 h du matin. Au volant, Jules, un homme âgé, moustache recourbée, béret de travers, pipe au coin de la bouche. A l'arrière du véhicule, la banquette de cuir noir, fraîchement cirée, me rappelait l'odeur des chaussures de maman. Je m'endormis.

Au réveil, derrière un paravent de verdure, je découvris brutalement le lieu insolite de ma villégiature : un village aux maisons disposées en arc de cercle. Un peu en retrait, à demi cachée par une végétation luxuriante, une maison pas comme les autres, sans toit, aux ouvertures béantes, attirait mon attention. Je frissonnais. Jules évitait de regarder cette bâtisse, pressant étrangement le pas, visage penché. Je le suivis au seul bistrot où de vieux messieurs riaient et parlaient fort. Un chien vint à ma rencontre, se laissant caresser. Il n'avait pas de nom. Je l'appelai LE CHIEN.

Ma première nuit fut difficile, peuplée d'étranges bruits. Les volets claquaient, le plancher grinçait, le chat émettait d'étranges miaulements, LE CHIEN hurlait à la mort. J'ouvris la fenêtre, c'était la pleine lune. En face, d'étranges lueurs, des ombres évanescentes allaient et venaient. Un long bruissement de feuilles me donna la chair de poule. Les chouettes hululaient, faisant fuir les oiseaux. Incapable de me mouvoir, je perçus soudain des chuchotements qui s'amplifiaient de plus en plus, et un bourdonnement de sons incompréhensibles me paralysa. Je me souvins de ce que j'avais entendu, malgré moi, au bistrot. «C'est la pleine lune, ils vont revenir». Des vieux messieurs avaient le visage fermé, d'autres les mains qui tremblaient. Plus personne ne parlait à part Jules : « Vous savez, les fantômes n'ont jamais fait de mal à personne».

De guerre lasse, je finis par m'endormir. Au réveil, je racontai à Jules mon cauchemar, des fantômes dansant dans la maison inhabitée. Son air grave me fit peur mais il ne dit rien. La journée s'annonçait des plus agréables, nous retournâmes au bistrot pour le petit déjeuner. Les habitués avaient pris place, les uns volubiles et excités, les autres, visage blême, restaient muets. Tout en servant les cafés, le patron murmura :

« Ils sont encore revenus». Des hochements de tête.

Je cherchai Jules des yeux. Il se tourna vers moi avec un regard qui en disait long, et me dit à l'oreille : « Tu n'as pas rêvé. Ils n'y sont jamais allés mais ils savent qu'il y a des fantômes.»

3 fantômes (Raymonde Locussol)

« Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes. »

- Thiphaine, pourquoi on ne tenterait pas ?

- Tenter quoi, Romain ?

- «La chasse aux fantômes est ouverte » Le Comte de Chartreuse, offre 500 euros à qui délivrera son château de ses spectres.

Ces phénomènes t'intéressent.

- Oui, dans les livres. Pas réellement.

- Je serais à tes côtés. Je vois l'emploi de cet argent.

- Bon, occupe-t-en.

Un soir, nous logeons au château.

En plein sommeil, je sursaute.

Là, trois formes blanches.

- Gontran, Comte de Chartreuse. Marie mon épouse. Thibaut, saltimbanque.

Je suis seul fautif, si nous sommes ici. J'avais la cinquantaine quand j'ai rencontré Marie, la moitié de mon âge. Dès que je l'ai vue, je l'ai voulue.

De retour d'une expédition, où je combattais, on m'apprend que Marie et Thibaut, un des saltimbanques, se sont enfuis. Je m'élançais à leur poursuite, avec mon escorte. Nous les ramenons. Je fais pendre Marie devant Thibaut, bien qu'elle m'ait avoué être enceinte.

Lui, subit le même sort.

J'étais tellement furieux !

Elle est enterrée derrière la chapelle, lui, à l'angle Nord-est du parc.

J'ai ces crimes sur la conscience.

Eux, morts violemment, n'ont pas eu les sacrements.

- Pourquoi, comment m'avez-vous choisie ? Vous auriez pu être libérés plus tôt.

- Mon descendant désire vendre, nous ne voulons pas être un empêchement.

Marie et Thibaut, souhaitent que la prime, aille à un couple dont la relation s'apparente à la leur. Mes félicitations.

Cependant, il faut réunir leurs ossements dans un même cercueil, faire un bel enterrement.

Ils apprécieraient, gravé sur la stèle : « Le véritable amour ne meurt jamais ».

Pour payer, dans la tombe de Marie, un coffret contenant ses bijoux.

Faites dire, pour nous trois, un an de rosaire, deux fois par jour, à la plus proche abbaye.

Voici, la clé du coffret pour accréditer mon récit.

Sur le matin, je me réveille.
Là, une clé sur la table de nuit.
Je la touche pour m'assurer de sa réalité.
Monsieur le Comte va être content.

Les fantômes de l'arène (Franck Longo)

Ils redoutent le jour où ils devront quitter Alicante pour Pampelune, destination forcée. Ils se sentent pourtant bien dans leur petit écrin de verdure. L'ombre des arbres leur procure quelques instants de paix, le vent leur apporte la fraîcheur nécessaire et l'eau des ruisseaux qui s'écoule sonne comme une mélodie pour les reposer.

Pourtant ils savent que cette vie-là n'est pas éternelle. Ils foulent peut-être pour la dernière fois ces grandes étendues vertes au milieu desquelles ils sont nés et qu'une fois embarqués ils ne reverront probablement jamais.

En attendant le jour où viendra le départ, ils s'imaginent tout à fait cette destination qui leur est encore inconnue. Ils ne sont pas dupes. Ils devinent cette belle ville du nord de l'Espagne avec son arène de pierres, un cirque imposant au cœur de la cité dans lequel ils seront contraints de pénétrer. Ils sont même capables de se représenter la beauté et les couleurs de ces petits hommes présents pour les accompagner, ces mêmes personnes qui quelques minutes après viendront danser et tourner autour de leur corps. Il sera impossible de les chasser, ce sont des ombres si difficiles à attraper. Le sol est sec et le soleil autrefois ami viendra les aveugler. Le combat sera bien trop déséquilibré pour que l'un d'eux puisse s'en sortir.

Malgré les parures éblouissantes de ces épouvantails, la musique de fête ou les éclats du public qui les acclame, rien ne changera l'idée qu'ils se font de l'endroit. Cette arène sera bien leur cimetière, et comme n'importe quel autre, il a un goût amer.

Ils regrettent déjà de se voir tomber bien trop loin de chez eux. Ce qu'ils ne comprennent pas c'est pourquoi leur cauchemar procure tant de joie. Mais pour l'instant ils se reposent paisiblement sur leur terre, jusqu'au jour où les hommes viendront les chercher.

Le Bienveillant (Louma)

Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes.

Pourquoi les chercher puisque c'est eux qui viennent à nous. Ils peuplent nos cauchemars, animent nos espoirs, ils peuvent être bienveillants, effrayants. Ils ont des choses à dire à ceux qui acceptent leur présence, Je n'en ai jamais vu, mais j'ai senti . . .

Lors d'une de mes tournées, dans le cadre de mon travail, sur l'autoroute Annecy-Chambéry, un début d'après-midi, par une belle journée ensoleillée, j'ai, après un temps indéterminé, ouvert les yeux devant l'entrée du tunnel en direction de Lyon. J'avais donc raté la sortie Chambéry, j'ai arrêté mon véhicule pris une grande inspiration.

Je n'avais pas perdu le contrôle de mon véhicule, ni provoqué aucun incident ou accident.

Pour parer au plus pressé, j'ai traversé le tunnel, suis sortie de l'autoroute à Aiguebelette, puis repris la direction de Grenoble.

J'ai émis un merci sonore. On peut lui donner le nom que l'on veut: le fantôme, l'ange gardien, un être cher que j'ai senti près de moi sur le siège passager.

Whisky (Claude Mandier)

Jessie et Davy sont un couple d'écossais adorables. Ils habitent en banlieue d'Aberdeen, une petite maison mitoyenne avec sur le devant un jardin rempli de fleurs et à l'arrière un potager rempli de gourmandises .

Jessie est une grand-mère comme on voudrait en avoir tous. Des, cheveux couleur de neige aux reflets d'argent, des lunettes cerclées d'or qui abritent des yeux pleins de considération pour vous et un sourire qui vous fait fondre de tendresse.

Toujours une tasse de thé tenue entre deux doigts, elle en fait bouillir sept par jour ! au fil de ses nombreuses visites. Sa maison comme elle-même est coquette, accueillante et chaleureuse.

Davy est plus actif chaque matin dès six heures il rejoint ses amis pour sa partie de golf. Il connaît tout sur tout .Ou presque tout.

Il connaît tous les lochs d'Ecosseou presque tous. Il connaît aussi tous les châteaux ou presque tous.

L'Ecosse n'est pas si grande et sa vie à lui est déjà bien longue.

Avec Jessie ils n'y sont jamais allés mais ils savent qu'il y a des fantômes au château de Balmoral qui eux ont connu la reine Victoria.

La reine Victoria et son escorte de petits chiens si "chou !"

Ses longues chevauchées à travers les landes couvertes de bruyère s qui semblent inhabitées .Où des hardes de cerfs traversent les routes avec tant de noblesse, d'élégance et de beauté qu'un "WAOUH" d'émerveillement vous échappe et vous stupéfie.

Le monstre du loch Ness tout le monde l'a aperçu une fois ou l'autre. Il n'y a que ceux qui sont de mauvaise volonté qui restent sceptiques.

Les nuits de tempête, en Écosse la mer n'est jamais très loin, les fantômes on les entend faire grincer les portes, les escaliers ou encore les lames des planchers.

Parfois on sent leur odeur de soufre et de roussi ne viennent-ils pas de l'enfer ?

Enfin souvent on peut voir leurs voiles blancs flotter au-dessus des lacs et des rivières. Et bien sûr au-dessus de la Deen qui a donné son nom à Aberdeen

Rivière que les saumons sauvages remontent pour perpétuer leur race, migration inscrite dans leurs gènes depuis la nuit des temps.

En embrassant le paysage autour d'eux Jessie et Davy trouvent que L'Ecosse est le plus beau pays du monde. Un écrin de verdure avec une palette de verts les plus lumineux les plus beaux, les plus sublimes constellés de tâches blanches qui sont autant de moutons.

Mais que font les écossais de tous ces moutons ?

Des fourrures d'une incroyable douceur, des tissus, écossais eux aussi,

variés comme les clans qui les choisissent pour emblème
Des pulls écus ouvrages véritables œuvres d'art que tout le monde
s'arrache.
Davy se souvient de cette incroyable histoire où un soir de pleine lune, il
s'est retrouvé face-à-face avec un fantôme.
Entendant un air de cornemuse il sort accueillir le mystérieux musicien
Aussitôt Il est happé, pétrifié de stupeur, saisi par une force surhumaine.
Son coeur a battu si fort qu'il a failli sortir de sa poitrine. Il poussa un cri
strident obligeant Jessie à éclairer le jardin .
Mais le fantôme s'enfuit du drap étendu où il s'était dissimulé.
Cette mémorable peur se calma avec son chef

Sans titre (Kheira Mallion)

Ils n'y sont jamais allés mais ils savent qu'il y a des fantômes qui réapparaissent à chaque tournant de siècle.

- Voilà ! nous y sommes, dit Evet en la regardant. Nous allons pouvoir nous confronter à la dimension spectrale des lieux !

- Ne plaisante pas avec ça veux-tu !

Louisa lui faisait face. Cette jeune femme aussi déterminée qu'elle était frêle, aussi posée qu'elle était énergique, l'avait regardé fixement. Sa voix d'ordinaire calme et tendre s'était mâtinée d'une sonorité singulière. Ce moment important et solennel ne pouvait souffrir d'aucune marque d'humour, fût-elle de son compagnon !

Evet, qui la connaissait bien, avait compris qu'elle atteignait ses limites, qu'elle était au bord d'un gouffre sombre. Il devait l'accompagner, la soutenir encore et encore jusqu'à atteindre le but qu'elle s'était fixé et qu'il avait consenti à partager. Evet était là, son désir de savoir allait croissant. Ces fantômes étaient bien ceux de Louisa mais ils étaient aussi un peu les siens.

Paolo les avait mis en garde en leur donnant des instructions aussi précises que nécessaires. Louisa aurait souhaité hurler à son père de se taire, de les laisser faire mais elle n'en fit rien. Depuis quelques temps, elle avait bien compris que l'inquiétude transpirait par tous ses pores. Ces instructions n'avaient pas pour objet de renforcer un quelconque ascendant. Paolo connaissait le péril encouru, et pourtant, il avait laissé faire ce voyage, que lui-même, n'avait pas eu le courage d'entreprendre quelques années auparavant.

Les deux jeunes avaient pu, non sans peine, entrer dans ce pays interdit. Ils avaient compris dès leur arrivée que les embûches seraient nombreuses, ils avaient compris que plus rien ne serait comme avant. La catharsis de Louisa était à ce prix.

- Voilà nous y sommes! dit Evet.

-Je suis prête lui répondit Louisa en ouvrant le lourd portail de bois sculpté.

Sans titre (Charlotte Masier - 14 ans)

Ils s'étaient connus dans ce qu'ils appelaient « prison de retraite ». Une prison aux geôliers de rêves, s'amusait Charles en parlant des infirmières. Tous les ans, c'était pareil. Ennuyeux. Du matin au soir, Noël ou pas. Mais cette année, ils étaient bien décidés à le fêter comme il se doit !

21 heures. Ils avançaient, Charles avec ses béquilles, Colette clopinant, poussant le fauteuil de Joseph, qui avait sur les genoux un sac. Ils se dirigeaient vers une vieille bâtisse au fond du parc de la maison de retraite. Ils n'y étaient jamais allés, -personne n'y allait ! - mais ils savaient qu'il y avait des fantômes. Du moins, d'après M. KING, directeur de l'établissement.

La porte de bois grinça sinistrement ! Mais il en fallait plus pour effrayer des centaines ayant connus la guerre de 14-18. Colette, courageuse, entra. Une table se trouvait là. Joseph posa le sac dessus. La porte se ferma dans un claquement effroyable une fois Charles passé. Apeuré, il voulut la rouvrir. Elle était coincée !

-Tant pis ! Pour nous remettre de nos émotions, j'ai piqué un petit quelque chose dans le frigo du personnel, annonça Joseph.

Sous les hurrahs de ses amis, il sortit...un pack de bière et du foie gras !

-Ça nous changera de l'habituelle bouillie qu'on nous sert !

23 heures étaient passées quand ils finirent leur festin. Soudain, un sifflement se fit entendre. Le froid s'engouffra par le toit. La porte, subitement décoincée, claqua, alors que la pièce s'envahissait de blanc. Charles, très vif, poussa ses deux compères derrière un meuble pour se cacher.

-Les...les fantômes ! souffla Joseph.

Un cri retentit, alors que bougeaient des ombres blanches :

-Marion, vous avez encore ouvert cette porte trop fort ! Du plâtre est tombé sur nous !

M. KING et tout le personnel ! Eux aussi venaient « fêter Noël comme il se doit », puisqu'ils apportaient une dinde froide.

Riant sous cape, les trois amis sortirent discrètement. Ils se couchèrent, souriant : Pour une fois, Noël n'avait pas été ennuyeux !

L'oncle Jules (Charles)

Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes. La preuve ? Jules, leur oncle, raconte au village qu'il en a vu, lui, des fantômes, là-haut au pied de la tour du château en ruines érigé sur la Crête de Mallaval, lorsque la nuit étend ses ombres et réveille les bruits de la forêt et des champs. Il rabâche son histoire au sortir du Bar-tabac chez Francine, dont il a le béguin sans oser lui avouer.

Ils sont trois, Cécile âgée de douze ans, son frère Pierre dix ans et Mathilde dix ans leur cousine. Ils habitent au village depuis des générations tout comme l'oncle Jules. Jules vit seul, travaille dur comme journalier agricole et le soir il passe des heures chez Francine.

Le récit de l'oncle Jules titille leur curiosité et leur imagination, c'est juré, craché, ils iront voir de quoi il retourne. A la Saint Jean, le soir où les enfants sont libres d'aller et venir à leur guise pendant que les parents se retrouvent autour d'un repas communautaire avant d'allumer les feux, ils iront en ce lieu mystérieux. Dès vingt heure les intrépides cousins sont dans les ruines de la tour hantée. Lentement la nuit étale son ombre sur le château, la température baisse, ils frissonnent de froid et de peur. En bas ils voient les feux s'allumer, les voix se faire plus aiguës, les rires fusent autour des flammes.

Un instant distraits, leurs regards se reportent vers la tour et des fantômes sont là! L'oncle Jules a raison! A ras du sol ils distinguent des scintillements blafards qui se meuvent dans le vent qui s'est levé, deux formes mouvantes s'agitent et des gémissements leur parviennent. Blottis dans les bras les uns des autres, ils tremblent de peur mais aussi de bonheur, leur oncle n'est pas un menteur. Ce soir, là-bas, à quelques dizaines de mètres des fantômes sont là. Les trois cousins s'approchent lentement sans bruit, attirés par cette scène surréaliste dans ce décor moyenâgeux et là ils voient vraiment les deux fantômes. Les spectres s'enlacent, se serrent l'un contre l'autre, se quittent et se retrouvent, émettent des rires sonores ou des gémissements tendres. C'est un ballet plein de grâce. Cette féerie dure un temps incertain. Cécile, Pierre et Mathilde sont fascinés sans une seule once de peur. Soudain les deux fantômes s'affaissent et disparaissent derrière un épaulement au pied de la tour. Le silence envahit le lieu, seuls persistent les scintillements des lumières dans les herbes hautes alentour. Longtemps les trois enfants ne bougent pas, ahuris par cette apparition improbable. Ils ont vu les fantômes décrits depuis des mois par Jules. Ils confirmeront les dires de leur oncle et à leur tour raconteront leur rencontre dans ces ruines! Bientôt des bruits de pas se font entendre venant du pied de la tour, les enfants sont loin mais ils distinguent deux

formes humaines qui se rapprochent, récupèrent et éteignent deux grosses torches oubliées dans les herbes. La nuit d'encre recouvre le lieu de la scène fantomatique, les pas s'éloignent et le silence se fait plus oppressant. Mathilde, Pierre et Cécile ont vu et reconnu même si les silhouettes étaient floues, l'oncle Jules et Francine s'éloigner main dans la main.

Plus tard les trois curieux regagneront les festivités autour des feux et oublieront un temps la vision du couple d'amoureux avalé par la nuit.

C'est près du torrent dans la fraîcheur des eaux que les cousins rencontrèrent Jules qui rentrait de sa journée de labeur. Ils se jetèrent à son cou et ne purent retenir leur secret. Le soir de la Saint Jean ils ont vu deux fantômes, eux aussi, au pied de la tour du château! Sidéré, l'oncle Jules laissa s'épanouir sur ses lèvres un sourire complice. Il partageait dans l'instant son secret avec ses nièces et son neveu. Jules, lorsqu'il était un enfant curieux, avait découvert le secret des fantômes de la tour en écoutant Mathieu l'instituteur du village. Certains soirs on y voyait des fantômes affirmait-il!

Un jour, Cécile, Pierre et Mathilde raconteront avoir vu dans les ruines du château de Mallaval des fantômes, certes, mais des fantômes amoureux de la vie.

Bikila (Bernard Molle)

La nuit convie les migrants, invisibles, sa peau d'ébène fend le noir ; Bikila, terrifié, le corps flétri, la bouche crevassée, prête ses flancs de corbeau terreux, à tous les vents. Depuis les pistes poussiéreuses des hauts plateaux d'Ethiopie, marcheur harassé aux jambes frêles comme des bâtons, passe muraille de frontières barbelées, il se pelotonne, aux abois, échoué sur nos bordures, rivages de survie. Il suspend son erratique cavale, rescapé miraculeux des charniers de tous les naufrages, d'hécatombes d'embarcations dégueulant de passagers clandestins engloutis en Méditerranée : Bikila a réchappé aux traversées meurtrières pour tenter de rallier un pays qui miroite de mille feux, ce pays à l'appellation de rêves de lumières : paradis, chimère, eldorado, utopie, mirage inexorable de son voyage au bout de la nuit, d'où ces mots s'effacent de son horizon, et portent alors, les noms de Sangatte, Calais, Lampedusa, ou encore, « de l'autre côté du périph ». Bikila et les rares survivants n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes : ceux des milliers de disparitions, d'existences envolées, happés en pleine mer. Mais surtout pour Bikila, le spectre de noms familiers, frères, sœurs, cousins, amis, qui résonnent en sa chair en plaintes déchirantes à fendre les pierres et qui fissurent profondément sa carapace fendue ; le cœur calciné, il nomme leurs prénoms sans relâche, en chapelet, pour ne pas les dissoudre dans l'oubli d'outre-tombe. Plus que tout, le désespoir incommensurable, celui du deuil infernal à vivre, pour tous ces corps disparus de l'espace social, sans sépultures, avec comme fosse commune, les limbes de la Mare Nostrum, cimetière marin à ciel ouvert. C'est la vie humaine profanée. Bikila et les rescapés, tels des chiens errants, hantés par trop de ces fantômes, glissent vers l'abîme. Ils remâchent leur désespérance dans cette odyssee funèbre où ils affrontent l'effroi pour tenter de contrer le malheur, réalité crue d'un monde scandaleusement injuste qui ne peut éclairer l'horreur et l'opacité qu'il propage.

Le secret (F. Mollier)

Floriane marche sur le chemin de sa vie, cherchant à découvrir le secret de ses ancêtres. Elle s'est réveillée un matin imprégnée d'images d'arbres et de pierres enchevêtrées. Une intuition. Journaliste, solitaire, elle s'immerge dans ces sujets, dans les livres et observe tous les éléments, les cailloux, les oiseaux... Son rêve, ce matin-là, lui donne un indice en couleurs et sensations. Elle chemine vers la forêt aperçue dans sa nuit. C'est celle derrière la maison de ses parents. Eux, ils connaissent ce lieu. Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes dans cette forêt, que les secrets sont enfouis dans les bois. Voilà, le lieu où elle devait chercher. Elle emprunte un sentier dans les fourrés, guidée par la force des images, elle traverse un passage ombragé. Les pierres, celles de son rêve, sont cachées par de grands arbres. Elle est troublée mais poursuit son chemin et aperçoit une boîte sous les roches. Elle s'approche irrésistiblement attirée, entend un bruit semblable à un craquement d'allumette ou à un bruissement de feuilles. Une silhouette drapée d'un voile blanc apparaît dans un halo de lumière. Elle reconnaît le visage de son arrière-grand-mère qui murmure et tend sa main au-dessus du coffret avant de se volatiliser. Floriane, sidérée et émue par cette apparition, saisit ce coffret et l'ouvre. Deux photos sont à l'intérieur, celle d'un soldat, avec une inscription au dos : 1917-Louis, une seconde avec le même homme en civil : 1925-Jean. Elle découvre la photo du mari de sa bisaïeule disparu à la fin de la guerre. Cette disparition était un mystère. Elle comprend le secret, le murmure du fantôme de la vieille dame : Jean, Louis, le même homme avec un changement d'identité. Le passé éclaire le présent. Floriane retourne sur ses pas accompagnée par un vol d'oiseaux sauvages dans cette forêt aux couleurs flamboyantes à la lumière du soleil. Ce n'est pas la distance ou l'absence qui sépare mais le silence.

Le village par delà la colline (Laura S. Morand)

Kov marchait depuis trois jours. Il arriverait bientôt dans le village par-delà la colline où paraît-il un fantôme vivait au milieu des habitants. Personne n'y était jamais allé mais les anciens avaient affirmé avoir vu voler une créature dans le ciel. C'est de lui-même qu'il était parti en éclaireur. Conscient de l'importance de sa mission, il ne s'autorisait pas à ralentir son allure même si la fatigue commençait à se faire sentir.

La nuit venait de tomber, il saisit fermement son bâton et gravit la colline qui menait au village inconnu. Bientôt, il distingua ses arbres, ses pierres, puis enfin ses habitants. Il se cacha dans un buisson pour observer. Au centre du village, se dressait une masse immense ; elle ondulait dans le vent, elle avait la couleur du sang et brillait comme le soleil. C'était donc cela un fantôme ! Un homme s'en approcha prudemment et lui jeta un animal en offrande.

Kov attendit que tous les villageois soient endormis pour se diriger lentement vers la créature, son bâton pointé en avant. Avant qu'il ait pu réagir, le fantôme lui avait arraché son bâton. Il tenta désespérément de le soustraire aux griffes du monstre mais celui-ci lui mordit violemment la main. Il retint son cri pour ne pas réveiller les hommes. Sa main était rouge et douloureuse mais ne saignait pas. Furieux d'avoir perdu son arme, Kov saisit une énorme pierre et la projeta sur le monstre. Celle-ci ne fit que le traverser et s'écrasa quelques mètres plus loin. Assurément, ce fantôme protégeait le village ; aucune bête sauvage ne devait oser s'approcher.

La pluie se mit à tomber mais Kov était si fasciné qu'il ne s'abrita pas. Le fantôme se réduisait sous ses yeux et au bout de quelques minutes il avait disparu, ne laissant qu'un épais nuage blanc qui s'élevait vers les étoiles.

Kov devait maintenant rentrer chez lui, raconter ce qu'il avait vu et comme lorsqu'il avait chassé le mammoth, il dessinerait cette histoire sur les parois de sa grotte.

Sans titre (Jean-Denis Moulin)

Depuis qu'il a fait volte-face, au débouché du pont, tu sais que tu es plus forte que lui. La mort que tu portes te rend invincible. Lui aussi porte la mort, mais pas aussi solidement ancrée que toi. Toi, tu sauras toujours trouver une issue. Tu encaisses. Tu enfouis. Tu repars. Tu t'inscris dans le Monde. Lui finira seul, parce que la solitude est sa plus grande peur. Et qu'on se dirige toujours, toujours vers ce que l'on fuit. On n'échappe pas, on n'échappe jamais. Jamais. Toi, ton destin t'entraîne vers d'où tu viens. Ton avenir se lit au passé. C'est parce que tu le connais que tu peux faire semblant de l'ignorer. Faire semblant, la belle affaire, la grande affaire de ta vie. Qui peut prétendre que la vérité est préférable aux fantômes. C'est pour cela que tu n'aimes pas la nuit. Il te faut une veilleuse. Un rayon de lune. Un réverbère. Quand il est veilleur de tes nuits, la tient à distance, la vérité. Son ventre contre ton dos. Sa main sur ta poitrine. Son odeur de feu de bois. Fragments de peaux rassemblées. Quelques heures. Quelques heures de répit.

Vous connaissez tous les deux des portes à pousser, des portes à retenir. Les siennes ouvrent sur quatre murs, un canapé, jaune, peut être. Caricature. Les tiennes. Médicaments sous blisters. Quelques verres de vin. Juste tremper les lèvres mais. Quand le verre est profond. Des étagères peuplées. Des présences grimaçantes. Manque de lui, ronde des bras. Et vos mères et vos pères, et tous ceux d'avant vous. Qu'oseraient-ils en dire. Portes à retenir. Arc boutée. Ne pas lâcher. Surtout ne pas y aller. Depuis toujours, compagnons de misère, compagnons d'infortune. Compagnons. Malgré vous. Tapis entre les écritures, celles des livres ou des menus des restaurants.

On n'échappe pas. On n'échappe jamais. Jamais.

Les oiseaux heureux (Karim Novak)
Chanson

Tou tou tou tou, tou tou tou tou.

Je voudrais vous chanter un air inhabituel
Ecrit sur l'oudrier planté au coeur d'ma citadelle.
Avec ses feuilles cornées, où la vie a niché
Plein de petits zoizeaux heureux de nous accompagner.

Sous les lumières du ciel l'amour s'est rallumé
Bénis par le Soleil et les tournesols de janvier.
Chacun son matricule, bassons et bois à opercules,
La chorale est parée à nous jouer ses majuscules.

Tou tou tou tou, tou tou tou tou.

Des rosiers ont poussé tout le long de la contre-allée,
Même la fontaine, de son absence, s'est tout à coup relevée.
J'ai sorti ma guitare, les voisins leur fanfare,
Les oiseaux sur les arbres sont fin prêts à chanter l'histoire.

Sous les lumières du ciel l'amour s'est rallumé
Bénis par le Soleil et les tournesols de janvier.
Chacun son matricule, bassons et bois à opercules,
La chorale est parée à nous jouer ses majuscules.

Tou tou tou tou, tou tou tou tou...

Là-bas (N.P.A)

Là-bas, c'est l'inconnu. C'est intrigant.

Sa curiosité l'interpelle mais il attend. Il la cherche du regard. Ce n'est pas dans ses habitudes, mais, pour cette fois seulement, il l'attend. Depuis le bord de la fenêtre, il observe obstinément au loin, là-bas, avec cette patience qui le caractérise, le moment opportun où il pourra enfin se jeter à l'eau. Son esprit est tenté d'aller voir, d'aller comprendre, mais son corps n'en a pas le courage. Sa mère lui avait expliqué qu'ils existaient, mais il n'en avait jamais subi l'expérience.

Elle marche lentement, sans bruit, la tête tournée vers là-bas. Ses promenades sont programmées pour ne pas s'en approcher de trop près. Juste au cas où. Pourtant, à aucun moment, elle n'arrive à détacher son regard. Elle sent se disperser à l'intérieur de son corps, cette énergie inconnue qui émane de là-bas. Cela ne ressemble en rien à ce qu'elle connaît. Cette fois, c'est différent.

Il l'a vue. Lui qui n'aime que la solitude, il se rend compte que son approche le rassure. Ils seront plus forts à deux. Il descend lentement par la fenêtre et attend qu'elle vienne à sa rencontre. La tête basse, en signe de paix, ils se reniflent du bout du nez, leurs moustaches se mettent à vibrer, leurs pupilles se dilatent, l'atmosphère est pesante, leur sensibilité est à fleur de peau. S'ils ne vont pas là-bas maintenant qu'ils sont ensemble, ils n'iront jamais.

Sans titre (Dominique Osmont)

Dehors le chant du cœur
laboure la terre aride
Nous avançons, déterminés et joyeux
Le fracas des roches
n'arrête pas nos pas
L'envie de découverte ouvre nos horizons
dessine la ligne de nos regards
guide nos instincts jusqu'alors en sommeil
Nos voix sont rauques
et la pointe du jour affûte
nos espoirs aguerris
Nous avons le regard fou de ceux
qui veulent brûler la terre inhabitée
Casser de nos mains la pierre
écarter les rives des rivières
qui serpentent
fraîches
et bruyantes
Les âmes qui rôdent
ne nous effraient pas
Nous avons le courage,
l'espoir du territoire à conquérir
La volonté clouée au cœur
nos corps déchirent les sentiers,
courbant les herbes
de nos foulées,
frôlant les arbres
emmêlés
Nous avançons
malgré les ombres
et les jours gris,
Le chant des chaînes
dans le lointain
n'épargne pas ce que nous sommes
nous avançons
et c'est la nuit
qui nous arrête.
Là bas en contre-bas
la forêt n'est qu'un cri...

Paris-dernière (Philippe Pech)

Cinq heures du mat. Avant, il y avait des gars, qui à cette heure, paradaient fièrement à l'arrière de camions-bennes. Cinq heures, je m'éveille et j'ai des frissons. Je monte le son. Nada, walou, grésillements à tous les étages. Coup de balais au rayon F.M. Tout est disparu...

Depuis mon plus jeune âge mon nom est PARIS. Bynight PARIS. Tragique dérapage de l'humour parental. Mais c'est moi qui souffre, faut pas l'oublier. De toute façon cela n'a plus d'importance maintenant.

Souffre.

Comme l'odeur de cette aube jaunâtre qui nous ravage tous, un peu plus chaque jour. Dans le ciel, trépassent encore des trucs aussi noirs que les yeux d'Esmeralda, lourds comme des enclumes obèses, l'aura aussi délétère que celles des suppôts de Satan.

Des mille et des cents d'acide merdasse nous tombant sur la tête, cela n'arrange pas l'espérance de vie de notre patrimoine génétique. Défunte également la transition énergétique de ce bon vieux Nicolas. En vacances le Môssieur!

Belle banquise, de désamour, vos faux cieux, me font vomir...

Je leur avais bien dit, à ces jeunes écervelés, de ne pas jouer avec leurs ombres, de ne point tout mélanger. De ne pas tant mettre à l'eau de feu, la cruche de poudre d'étincelles qui la font déborder et qu'à la fin, elle se casse.

De "gros nuls prétentieux" je les traitais, de "sale-vieux-con-qui-pue-qui-pète, tu peux crever" me gratifiaient-ils en retour.

N'ai-je tant vécu pour qu'être ainsi voué aux gémonies?

Je leur avais pourtant rabâché de se garder de ces persifleuses sirènes qui googueulent au-dessus de leurs têtes, d'aller y voir de plus près. Que tout n'est pas si Propre de l'autre côté du Net. Franchement Dark même!

Mais bien sûr, ils n'y sont jamais allés. Eux ils savent!

Jeunes hallucinés, addicts au JE, époustou-bourrifants de tant d'aplomb juvénilo-chrétin. Plus forts que tous les banquiers, politiciens et médiatistes réunis.

Aucune conscience collective, c'est la lutte des clashes. Z'ont tout bousillé, tout haché menu-menu, fumer toutes les Graven A.

À larmes citoyens!

Je leur avais pourtant tant asséné cette simple évidence: de l'autre côté il n'y a pas que des GASPERS gentil-gentils. Y'a aussi les autres. Des fantômes pourris jusqu'à la substantifique moelle, ivres de ressentiments les meilleurs, prêts à vous béréziner l'existence pour un pet de lapin.

Mais bien sûr sur le vieux radote, mais bien sûr de mes oignons, j'ai qu'à m'occuper.

Mais c'est qui qu'avait raison?

En attendant, c'est la sortie des artistes, franchie la ligne de partage des os,
c'est la chute finale...

Le chemin (Christine Pivot-Pajot)

Avant c'était un chemin, bordé de buissons épineux, l'entrée était au bord d'une route, un panneau marqué privé était planté là.

Une vieille barrière en bois essayait d'en barrer l'accès.

Pourtant le petit garçon montait souvent ce chemin avec son père, il marchait pas trop près des buissons pour ne pas se faire griffer, les feuilles craquaient sous ses pieds.

En haut du chemin ils arrivaient dans une forêt, son père ramassait quelques champignons, lui il regardait autour d'eux, ces grands arbres l'impressionnaient.

Ils étaient touffus mais les feuilles étaient marron et sèches, il ne les a jamais vues vertes, aucun changement même aux différentes saisons.

Il y avait aussi une petite clairière au milieu des bois, un grand portail se dressait tout seul au milieu des grandes herbes sèches, un portail en fer comme on en voit à l'entrée des châteaux, sauf qu'il n'y avait rien autour.

Il avait essayé de s'en approcher mais son père l'en empêchait, il lui avait expliqué que l'endroit était dangereux.

Il n'y était jamais allé mais il savait qu'il y avait des fantômes.

Il avait entendu des bruits, comme des portes qui grincent, des volets qui claquent quand il se trouvait trop près du portail.

Il était sûr qu'il y avait quelque chose de caché, des vies enfouies, des secrets enterrés derrière ce portail.

Il ne voulait pas savoir, il voulait rester vivant.

Le petit garçon écoutait son père mais il était curieux, fasciné comme attiré par cet endroit.

Un jour il a profité que son père lui tournait le dos, doucement il s'est approché de la grille, il a passé son visage à travers les barreaux.

Il a vu apparaître au milieu d'une brume épaisse quelques maisons en ruines traversées par une orute et des silhouettes qui avançaient en direction d'une grande tour ébréchée.

Le petit garçon avait ressenti une grande tristesse, il a retiré son visage de la grille et partit rejoindre son père.

Un jour il reviendra.

Les années ont passé, le chemin est recouvert par les buissons épineux, le panneau et la barrière sont toujours là.

Personne n'a dû passer là depuis longtemps.

Le petit garçon a grandi, il est revenu à l'entrée de ce chemin plusieurs fois, aujourd'hui il pousse la barrière et se faufile à travers les buissons.

Les arbres n'ont pas changé, il arrive à la clairière, le grand portail est toujours là.

Il s'approche sans hésiter, le portail s'ouvre, il entre et les ruines apparaissent dans la brume.
Il se retourne et les grandes grilles se referment derrière lui...

Sans titre (Béatrice Pollaud)

« Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes... »

Il y a des cimetières qui sont comme des jardins, des musées, des oasis.

Là, à l'ombre d'une croix Louise rêvait, la tête légèrement renversée elle suivait de petits nuages qui se déployaient dans l'immensité bleu acier.

Elle se prit à les nommer : Gabriel pour celui à la gueule d'ange, Ubu pour le gros rondouillard, Iris pour celui qui s'épanouissait ombré de violet, Valentin pour celui qui s'étirait en forme de cœur...

Avec eux elle voyageait, imaginait leur périple.

Louise aimait les cimetières. Elle les visitait au gré de ses pérégrinations. Elle en affectionnait certains ; les cimetières marins, là où le vent siffle, vocifère entre les stèles les jours d'orage ou qui deviennent si lénifiants par beau temps avec seulement le bruit du ressac. Les cimetières de Provence où les cigales s'égosillent l'été, où le mistral chante l'hiver à travers les cyprès. Les cimetières perdus, derniers vestiges avant de monter vers l'alpage, ceux qui près d'un étang lui laissaient admirer la parade d'amour des libellules tout en parcourant les vers de René Char dont elle avait toujours un recueil sur elle.

Pour Louise, le cimetière est un refuge, un lieu de prégnante sérénité, de réflexion, d'inspiration, de paix.

Pour elle, ce n'est pas un lieu peuplé de fantômes ni un lieu empreint de tristesse, c'est un lieu qui la rend plus forte, un lieu où elle s'entend, se reconnaît.

Vivants !!! (Joël Poulet)

Aspiré par la lumière blanche et apaisante, puissante et diffuse à la fois, il chemine léger, en suspension dans une brume vaporeuse et bienfaitrice. Une céleste musique, tantôt proche, tantôt lointaine, filtre de la voûte cotonneuse, immaculée et douce. Une sensation de flottement l'entraîne, son corps oublié devenu simple plume poussée par une brise ténue. Il n'est plus que plénitude.

Tournant son regard, il découvre Julie qui flotte à son côté ; remarque surtout ses yeux bleus étincelants, quand elle lui sourit. Tout l'amour qui s'en dégage le submerge. A cet instant Timothée et Julie nagent à l'unisson dans un bonheur parfait au cœur de cette ambiance éthérée et bienveillante. Ils ont ensemble ce sentiment, que rien de saurait les séparer. Puis l'espace, bien que toujours aussi impalpable et voluptueux, s'ouvre sur une majestueuse cathédrale de nuées aux effluves aériens et capiteux, aux vibrations indicibles. Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes, des âmes accueillantes et de purs esprits.

Ils s'avancent alors religieusement. Tim reconnaît immédiatement sa mère. Elle vient à lui, nimbée d'une aura incandescente, ses yeux irradiant de bonté. Bien qu'aucun mot ne soit prononcé, qu'aucun son ne soit émis, il perçoit tout de même son message :

- Ton heure n'est pas venue - Tu as une mission à accomplir - Tu dois repartir - C'est ton destin - Emmène Julie avec toi.

Timothée se tourne vers sa compagne qui quitte elle aussi un être de lumière souriant tristement.

Tous deux reprennent le chemin inverse mais c'est plutôt le passage qui s'éloigne. Le brouillard se disperse peu à peu, la lumière faiblit, l'atmosphère ouatée se désagrège. Ils débouchent d'un tunnel comme pour une nouvelle naissance.

L'homme doucement se réveille et voit une Madone penchée sur lui. Elle le regarde, amusée, et demande :

- Comment vous sentez-vous ?

Comprenant son erreur, il répond aussitôt :

- Où est Julie ?

- Elle est réveillée, elle va bien, ne vous inquiétez pas !

Soudain, il se souvient : il marchait avec son amie sur l'avenue, se tenant par la main, le cœur léger, insouciant, joyeux, amoureux, devisant gaiement. Il faisait un temps superbe, il y avait beaucoup de monde à musarder comme eux tranquillement dans la ville... le fracas épouvantable... le choc terrible... le trou noir...

Timothée s'est endormi...

Miroir(s) (Eric Protin)

Quand je me regarde droit dans les yeux, je la vois. Je sais qu'elle me scrute. Je l'ai pourtant clouée là, sur le mur, derrière moi, et c'est elle qui me transperce.

J'ai regardé autour de moi, dix fois très exactement, avant de m'asseoir sur le petit banc sous le saule en face du N°19, de l'autre côté de la rue. J'attends, tous les mardis et jeudis. A 15 H 15 elle sonnera et franchira le seuil. Elle ne m'aura pas vu. Peut-être.

Quand je ferme les yeux, je la vois pendue à son clou. Je l'ai encadrée pour qu'elle ne franchisse pas les limites. Elle ne connaît pas les limites, ou elle fait exprès. Ou semblant.

A 16 H elle s'en ira. Elle est camouflée dans une longue cape blanche à capuche. Pas de cheveux, pas de visage. Je ne respire plus sur mon banc. Ne pas la déranger.

Quand je me retourne et lui parle longuement - parfois – elle ne répond pas et son silence m'est assourdissant comme « le Cri » d'Edvard Munch. Obsédant.

Petit, quand je pleurais – rarement – elle était là, absente. Quand elle n'était pas là je ne pleurais pas – souvent. Penser à elle me remplissait plus sûrement que sa présence. Elle portait toujours un chapeau. Je me souviens de ce détail pas si anodin.

Avant d'entrer ce jour-là elle s'est retournée. Furtivement. J'aurais voulu entrevoir ses yeux. Quand la porte se fut refermée j'ai regardé dix fois exactement autour de moi et j'ai traversé la rue. Au N° 19 il y a une plaque avec un nom, sous la sonnette.

Quand elle est morte, je suis parti. Elle m'a suivi. J'aurais peut-être pu lui dire non. Plus tard j'ai déchiré les photos que j'avais gardées d'elle. Sauf une, celle du cadre dans le miroir de ma chambre. Je ne suis jamais allé de l'autre côté. Du miroir.

Je n'ai jamais sonné au N° 19. J'aurais dû, sûrement. Je sais qu'il y a une plaque sur le mur, encadrée, avec un mot : PSYCHANALYSTE.

PS : toute ressemblance avec quiconque ne serait que pure illusion.

Question d'ADN (Geneviève Protin)

Histoire ancienne

Une place

Petit grain de folie souhaité

Je tente ma chance. Contre toute attente, je suis reçu. Unique étudiant du complexe. Plutôt inquiétant. Je n'ai d'ailleurs aucun professeur. Au programme de ce millénaire, « l'année 13500 sur la Terre, poussière astrale » n'intéresse vraiment plus, ni machine, ni personne. Poussière égarée dans l'espace, perdue dans la nuit des temps.

Seuls quelques rares A@A, encore en état de marche, portent un intérêt passionné aux choses de la Terre sans, curieusement, n'y avoir jamais été translétés. Etrange ! Les Terriens sont des humains, personnages compliqués, des imbéciles qui ont tout gâché.

Ces A@A fascinent par leur grande intelligence. Pas d'alarme, de signaux lumineux. Temps révolu. Engins impalpables, mouvants, toujours lactescents, ils intriguent par la fluidité de leurs formes. Ils épouvantent aussi. Des yeux, une bouche, oblongs, des trous oblongs, noirs – seule couleur mobile dansant à chacun de leurs pas.

Entre eux et moi, une osmose inexplicable.

N'auraient-ils pas aidé ma surprenante sélection ?

Je cherche à leur plaire. Je m'inscris pour une translation immédiate sur cet éphémère et minuscule point aux limites de l'inimaginable.

EUX ont toujours craint de s'y poser comme pour ne pas abimer un rêve ! Pourquoi donc tant de mystère ?

J'atterris un 31 octobre, au beau milieu d'une fête foraine, en 13500, en pleine collection de timbres pour lettre verte, remake d'une série éditée au printemps 2017. Le timbre, lui, est rouge – violet – blanc – noir. Blanc - Noir ! A peine dissimulées, des silhouettes blanches aux yeux... Ce sont bien des fantômes ! Mais alors ? ILS savent donc qu'il existe des fantômes, en 13500, sur le sol des Terriens ! Que cherchent-ils vraiment ? Des preuves ? Des preuves de leur filiation ? Un fragment d'ADN peut-être ?

J'ai trouvé.

Trop vite.

Je suis recalé.

Pas de repêchage.

Esprits des connectés (Véronique Rolland)

« Et si on racontait des histoires qui font peur ? »

Pierrick, l'oeil pétillant a lancé l'idée tel un défi. Il est minuit, nous ne sommes que cinq gamins autour du feu. Pauline, la petite blonde dont c'est le premier camp, Luka et Manon, les jumeaux et moi, Camille, l'accro aux jeux vidéo. Pierrick propose de commencer. Les filles s'agglutinent pour écouter le grand échalas aux cheveux cuivrés.

« Savez-vous que la vieille baraque au fond du domaine est hantée ? » Un frémissement parcourt les échines « Le gardien et sa famille habitaient là. Ils ont disparu... » J'écoute d'une oreille discrète en tapotant frénétiquement sur mon téléphone portable. Pierrick laisse infuser l'information avant d'ajouter «...c'était juste après le drame ! ». Je suis à deux doigts d'un nouveau record sur le jeu débile que je viens de télécharger. Manon demande d'une voix chancelante : « Les monos, ils sont au courant ? »

Pierrick jubile et force un peu le ton : « Ils n'y sont jamais allés, mais ils savent qu'il y a des fantômes... » C'est certain, Pierrick maîtrise l'exercice. « Tout a commencé une nuit d'été comme celle-ci. La télévision s'est allumée toute seule...comme ça... paf... le volume au max » En claquant des mains il m'a fait sursauter, l'andouille. « Puis les appareils ménagers se sont animés les uns après les autres » Sans interrompre ma partie je lance spontanément : « Il fallait couper le courant ! »

Mais Pierrick ne se laisse pas déstabiliser : « Ils l'ont fait... mais les objets déconnectés ont pris le relais. La webcam, les mp4, tous les trucs sans fil... ils se sont mis en marche tout seuls... Les téléphones ont sonné en même temps affichant des messages étranges. Terrorisée, la famille a tenté de fuir. Mais quand les enfants se sont réfugiés dans la voiture, elle a démarré à son tour fauchant mortellement leur mère. Dans la forêt, les flics ont retrouvé la bagnole... mais pas les enfants ! Le gardien ne s'en est jamais remis car... »

« JE LES AI TOUS TUÉS ! »

exulté-je avec frénésie. En levant les yeux de mon écran je sombre dans les regards terrifiés des jumeaux. Pauline, bouche bée, me dévisage avec stupeur.

« Hey ! J'ai juste gagné !... Le jeu... Les fantômes... Tous butés ! ».

Devant l'irritation de Pierrick, je me résigne à couper le portable. Mais alors qu'il reprend son récit, mon mobile se rallume. Je m'excuse en appuyant de nouveau sur le bouton stop quand soudain mon visage apparaît à l'écran. Indifférente à mes tentatives pour l'arrêter, la caméra arrière s'enclenche à son tour dévoilant les mines décomposées des autres gamins, leurs téléphones vibrants à la main. Quelque chose vient de lancer

le jeu sur chacun des appareils. Une plainte machiavélique accompagne les lettres qui s'égrènent simultanément sur nos cinq écrans : « Et si on jouait à des jeux qui font peur ? ».

Sans titre (Delphine Rondelet)

La bâtisse se dresse au milieu de la ville, étonnamment proche de son centre vital, de son école, de ses administrations et de ses parcs riches en essences, et pourtant elle donne l'impression d'être isolée comme un phare lointain au sommet d'une colline rocailleuse et perdue en pleine mer. A la Mairie, on sait que le choix du lieu a été soigneusement étudié et décidé il y a de nombreuses années, et que seules quelques personnes en ville sont au courant de ce qu'il se passe à l'intérieur – à moins que ça ne soit la moitié des citoyens, maintenant que le temps a passé.

On pense être au courant.

Les hautes fenêtres ne sont jamais ouvertes, en dehors de celle de la tour gauche, tout en haut. Le parc verdoyant n'accueille jamais personne, pas même des jardiniers, ou alors, ils sont tellement discrets qu'on ne les a jamais vus. De temps en temps, une voiture s'arrête devant les grilles, mais personne n'en descend. Du moins, c'est ce qu'on pense. Après tout, aucune des petites maisons construites autour de la propriété, pas même l'école pourtant bâtie tout à côté, ne possède de fenêtre donnant directement ou indirectement sur le terrain, sur les grilles, ou même sur la bâtisse.

On ne peut la voir que de loin.

Ce qui fait que personne n'y est vraiment allé. Non. Personne. Pourtant ils savent qu'il y a des fantômes là-bas. Ils peuvent les entendre. Parfois ce n'est qu'un murmure distant dans la brise, parfois ce sont des hurlements tellement forts qu'ils en font trembler les vitres, d'autres fois c'est un chuintement, discret, tout près de votre oreille, ou encore un poids subit sur le lit, alors que vous êtes seul. Et à chaque fois il y a les rêves... les rêves qui hantent discrètement les habitants de la ville, s'effaçant au matin pour laisser la place au jour et à l'inquiétude.

Pourtant personne ne songe à quitter la cité.

Ils attendent.

Ils attendent juste.

Eux aussi comme des fantômes.

En suspens.

Le jour où les grilles vont s'ouvrir.

La frontière (Raphaël Schneider)

« Pourquoi pas ?

- Comment ça, pourquoi pas ? C'est une blague ? Tu sais très bien pourquoi. »

Baldur le dévisagea. Il n'en pouvait plus de ces légendes, de ces récits, transmis de génération en génération. Généreusement déformés, bouche après oreille, oreille après bouche.

Aussi loin qu'il se souvienne, on lui avait toujours raconté les histoires les plus fantasmagoriques concernant l'autre côté : monstres hideux, démons de sang et de feu, fantômes... Leur certitude avait la dureté du fer. Tous croyaient en la véracité de ces histoires. Ils savaient. Mais aucun n'y était allé. Personne n'avait jamais franchi la frontière ultime de leur quotidien, le fleuve rageur marquant la fin du monde dit civilisé.

Baldur était arrivé au point de non-retour, il devait aller vérifier par lui-même. Qu'en était-il réellement ? Qu'y avait-il au-delà ? Était-ce vraiment dangereux ? Comment se faisait-il que tous le prétendaient alors que, de son vivant, ils n'avaient jamais été inquiétés d'une quelconque façon par quoi que ce soit ? Il embarqua à bord de son canoë et partit au petit matin, vers l'autre rive. La traversée fut ardue, il faillit chavirer plus d'une fois. Il débarqua de l'autre côté, exténué, à bout de force et ébaubi.

La rive ressemblait comme deux gouttes d'eau à celle qu'il connaissait. Était-il vraiment arrivé de l'autre côté ? Ou était-il revenu au point de départ ? Nulle trace de fantômes. Des arbres, des herbes, des cris d'oiseaux. Rien d'inconnu. Malgré le brouillard, il décida d'avancer, droit devant. Il ne sut combien de temps il marcha. Cela lui sembla une éternité. La brume finit par se lever, progressivement.

Sous ses yeux, un village, des ruelles, des champs alentours, des êtres humains déambulant. Il avait raté sa traversée, il était resté dans son monde. Cela pouvait expliquer l'absence de fantômes. Il se rapprocha, observa attentivement. Il les reconnaissait, tous.

Subitement, son sang se glaça !

Celui qui se rapprochait, c'était... lui-même !

Renaissance (Camille Serre - 17 ans)

Sous mes yeux émerveillés s'étend une immensité de bleu qui grâce à sa beauté, tente de capturer mon âme. Je n'avais jamais vu la mer. Alors que je savoure le spectacle, un frisson d'effroi me parcourt l'échine en repensant aux derniers événements, un frisson qui me ramène au milieu de cette foule de fantômes qui me pousse et me bouscule. Et dire que c'était une notification facebook qui avait provoqué cela ! Quelle ironie, moi qui les ai toujours adorées ! C'est en consultant mon téléphone que j'ai découvert son contenu piraté, toute mon intimité exposée sur les réseaux sociaux. De nombreuses émotions ont alors défilé en moi. Honte, tristesse, rage. Une alarmante vision me tira alors de ma colère pour me conduire à l'état de terreur pure. Tout mon corps était soudain devenu transparent ! Je réalisai alors que je n'étais pas la seule, les autres passants l'étaient également. Je pris mes jambes à mon cou, mais me retrouvai coincée dans la foule et m'effondrai. Ce fut un vieil homme qui m'en sortit. Je l'interrogeai sur cette vision et il me fit part de sa réflexion.

-Ah ! Les morts-vivants ! Quoiqu'à la réflexion, le terme de fantôme ne soit pas trop mal trouvé non plus. Vous êtes ainsi parce que bien que votre corps soit scientifiquement vivant, votre esprit lui, est éteint. Votre apparence est le reflet du vide qui vous habite. Tu n'en prends conscience que maintenant car, je suppose qu'un événement s'est produit dans ta vie. Et cela te fait réaliser que quelque chose cloche chez toi et chez les autres.

D'un coup mes yeux s'étaient ouverts et j'avais posé sur le monde, sur notre société, un tout nouveau regard. Un regard rempli d'horreur. Horreur envers les réseaux sociaux, envers l'hypocrisie qu'ils engendraient, mais enfin et surtout horreur envers moi-même pour y avoir participé. Mais il n'y avait pas que cela. Plus je regardais autour de moi, plus j'avais envie de vomir : ces pubs qui exhibaient des personnes parfaites, nous soumettant aux diktats de la beauté rendant tant d'adolescentes anorexiques comme je l'avais été moi-même auparavant me donnaient la nausée. J'avais envie de tout plaquer, de partir et de partir loin, vers ceux qui n'étaient jamais venus ici, mais qui savaient que ces lieux étaient remplis de fantômes. Le vieil homme me parla alors en ces termes :

-Tes yeux ont décollé petite, tu vivais dans un monde où tout était blanc, mais maintenant tu ne vois que du noir partout autour de toi, il te faudra du temps pour comprendre que tout n'est pas blanc ou noir, ni même gris, mais que le monde est constitué de mille et une couleurs ! Et si tu le dois, alors pars le découvrir car il a tant à t'offrir !

J'ai pris conscience que rien ne me retenait ici. Et je me retrouvai au bord de la jetée en attente de mon bateau pour le bout du monde. J'allais enfin apprendre à vivre et à vivre en couleurs !

Evanescence (Virginie Simard)

Dans l'absence rimant avec méconnaissance
Néanmoins fugue la douceâtre effervescence
D'une expérience pour le coup préméditée
Dans le vague éther d'une clownesque dictée
Par-delà l'ode d'un grenier comme ermitage
L'absence de page certifiant le voyage
Ultime essence à plébisciter l'indécence
D'un non-retour consenti comme seul sens

La déconvenue (JC Terrien)

Ils savaient qu'il y avait des fantômes dans les ruines du château de Kervidic, mais ils n'y étaient jamais allés. Pourquoi changer ? Ils étaient heureux tous les deux à hanter leur petit manoir. Ils en connaissaient les coins et les recoins, les murs et les murmures. Deux cents ans, ça laisse le temps ! Leur cohabitation avec les occupants des lieux était harmonieuse. Une petite apparition de temps en temps, histoire de ne pas perdre la main et de les tracasser un brin, et tout le monde était content.

Une nuit pourtant, nuit d'ennui succédant à d'autres longues nuits, ils se décidèrent. Deux cents ans, c'est long ! C'est ainsi qu'ils découvrirent les ruines de Kervidic. Seuls d'abord, ils furent vite repérés par un spectre qui s'extasia. « Des nouveaux ! Des nouveaux, venez tous, des nouveaux ! ». Et ce fut une farandole de d'apparitions, de revenants, d'âmes en peine, les entourant en criant de joie. « Des nouveaux ! Cent cinquante ans que ce n'était pas arrivé ! Bienvenue ! Bienvenue ! ».

Et ce jusqu'à ce qu'un grand vampire se détache et les apostrophe. « Bon, ici, c'est moi le chef, je vais vous expliquer comment ça marche. Attention parce que si chacun n'en fait qu'à sa tête, c'est le bazar, nous sommes une centaine alors il faut filer droit. Tout le monde doit participer, on n'a rien sans rien, compris ? Pour commencer, c'est quoi votre spécialité ? Les chaînes ? Les lamentations ? Vous savez, des comme vous on en a déjà pas mal. Alors ? Dites-moi vite, je n'ai pas que ça à faire ! ». Les deux fantômes restèrent muets, abasourdis, puis se regardèrent brièvement et flouf ! réintégrèrent leurs pénates illico. Avoir des siècles devant soi n'empêche pas de savoir prendre des décisions rapides...

Ils passèrent des nuits entières à dissenter sur leur déconvenue et à se promettre qu'on ne les y reprendrait plus. Ils resteraient chez eux ad vitam aeternam ! Promesse qu'ils ne réussirent à tenir... qu'une centaine d'années. L'éternité, c'est long.

Sans titre (Christian Crossman)

Il est vrai que personne d'entre nous n'avait jamais osé s'y rendre, jusqu'à la ruine de Coppinger Court. Au village, tout le monde murmurait que là-bas, il y avait des fantômes. Pourtant, à cette époque, je n'en étais pas certain même si aujourd'hui, je le sais.

Je n'ai pas et je n'aurai probablement jamais toutes les réponses.... mais avant que les souvenirs du passé ne m'abandonnent, je vais coucher ici les lignes de ma mémoire.

C'est arrivé, je ne saurai comment vous dire, une matinée de fin de printemps 1698. Je marchais, tout au plus depuis dix minutes, sur le chemin longeant les terres de Lady Purplesleeve. M'attachant précautionneusement à ne pas y pénétrer, quand soudain, je la vis. Assise là, au pied d'un arbre. Majestueuse, charismatique, magnétique, une longue robe violine corsetée de dentelle noire, presque parfaite. Un tour de cou d'un velours du même ton et surtout des yeux et des cheveux d'ébène comme je n'en avais jamais vu auparavant.

Elle, se tenait à quelques mètres de moi seulement, et j'étais fasciné sans vraiment savoir pourquoi. La seule chose dont je me souviens : une sensation de flou et une brume inhabituelle présente tout aux alentours. Je mis cela sur le compte de l'heure matinale et fis encore un pas, à cet instant la brume qui m'entourait s'épaissit jusqu'à m'envelopper.

D'un petit mouvement de tête, la Dame posa sur moi un regard que je n'oublierai jamais...Glacial, transperçant, terrifiant, presque inhumain. Puis, d'un seul mouvement, presque invisible, elle se jeta sur moi, me renversant d'une inimaginable force, me plaquant au sol. J'en ressens encore aujourd'hui, parfois, une pointe de douleur entre les omoplates. On aurait dit à cet instant un loup sauvage... était-elle enragée ? Démoniaque peut-être ? Je m'appliquais à prier à voix haute...énonçant toute une liturgie que j'avais souvent entendue à l'église.... Alors, elle se mit à rire et rire encore puis disparut comme elle m'était apparue, avec les brumes et les brouillards matinaux...

Sans titre (William Torasso)

- Max ? Max ! Répond moi ! Max t'es où ?

Pas de réponse.

Unique le crépitement du vent dans les arbres.

Eve frissonna.

Étais-ce là un mauvais pressentiment ou simplement le souffle glacial qui passait à travers les pans de son manteau ...

Scrutant les environs, elle ne vit rien d'autre que ces mêmes arbres sans feuilles et l'épaisse couche de neige qui recouvrait leurs branches ainsi que le sol.

Suivant les traces de pas de son ami, elle finit par arriver dans une étrange clairière vallonnée surmontée d'un promontoire rocheux.

Le vent siffla si fort que la neige elle-même tourbillonnait dans l'air... mais elle décida quand même de s'avancer prudemment dans la clairière plutôt lumineuse.

Soudain, Eve aperçu Max.

Il était là... immobile, debout dans la neige, de l'autre côté du rocher... qui n'en était pas un.

Il contemplait une étrange porte à double battant, taillée dans la pierre...

Eve s'approcha un peu... puis tressaillit quand elle le vit poser sa main sur une des gravures... Mais rien ne se produisit.

Tout devint alors étrangement silencieux lorsque le ciel s'assombrit brusquement...

Non, ça ne pouvait pas être ça pensa Eve tout en continuant de progresser vers Max.

- On ne devrait pas être ici, chuchota Eve une fois arrivée à sa hauteur.

Mais il ne se retourna pas et resta quelque instant à contempler en silence les dessins sur la porte...

- Je sais Eve... mais c'est comme si... il y avait d'autres personnes... Nous ne sommes pas seuls ici.

- De toute façon, j'ai pas l'intention de rester là plus longtemps pour le savoir... j'ai froid ! Allez on rentre ! répliqua Eve.

- Attends... c'est quoi ça ? dit Max en désignant une gravure représentant vaguement une personne assise...

Mais ce n'était pas cela que Max pointait du doigt.

Juste au-dessus de son doigt, émanait d'une pierre noire enchâssée dans la roche, une lueur sinistre.

Ne touche pas ! chuchota Eve apeurée, ça porte Malheur !

Max posa un doigt sur l'onix incrustée dans la roche...

Victoire (Ghislaine Trouilloud)

C'était un après-midi tranquille. Le soleil d'août abrutissait les adultes qui avaient envoyé les enfants faire la sieste.

Dans la grande chambre, les chuchotements fusaient d'un lit à l'autre :

" Vous êtes sûrs qu'ils ne s'en rendront pas compte ? "

" Moi j'ai pas envie. Je suis sûr qu'il y a des fantômes."

La plus jeune trancha, du haut de ses huit ans : "Vous n'êtes que des froussards. Restez là si vous voulez, moi j'y vais."

Les jumeaux n'avaient pas vraiment le choix. Comme tous les étés depuis la disparition de leur grand-mère, des années plus tôt, ils passaient leurs vacances dans la vieille maison familiale. Et comme toujours, c'était leur cousine qui commandait.

Ils se faufileurent dans le couloir. Aucun bruit ne s'échappait des chambres des parents. Ils tournèrent à droite, descendirent l'escalier et bifurquèrent vers la bibliothèque.

" J'ai vu Grand-Père ranger la clé dans le tiroir du bureau " affirma Victoire.

" Et elle est où ta pièce secrète ? " la nargua Bastien.

" Je ne sais pas exactement. Il faut mettre la clé dans l'horloge, et ça s'ouvre. "

" Tu as vraiment de l'imagination ! " ricana Louis.

" Si vous avez peur, j'y vais toute seule " crâna leur cousine.

Les garçons restèrent silencieux. Soudain une voix s'éleva : " Les enfants, vous pouvez descendre, c'est l'heure du goûter ! " Les jumeaux échangèrent un regard et détalèrent vers la cuisine.

Victoire haussa les épaules. Elle sortit la clé du tiroir et l'inséra dans la pendule posée sur la cheminée. Celle-ci pivota dans un grincement sinistre, découvrant un petit salon sans fenêtre.

La fillette fit quelques pas en avant et buta contre un fauteuil. Elle le contourna, le coeur battant. Un couteau planté dans la poitrine, le corps momifié d'une vieille dame lui souriait.

Derrière elle, la cheminée se referma brutalement et tout devint noir.

C'était un après-midi tranquille. Et pourtant, personne n'entendrait jamais ses hurlements de terreur.

***Le Bois du Casier** (Claudine Van Beneden) *
Lauréat du concours 2017

À chaque fois que Brigitte revenait à Marcinelle, son regard était happé par les terrils et le bois du Casier. La grille et l'ancien puits sont toujours là. À sa descente du train, dans ce brouillard épais et humide elle devine les petites briques rouges de cette imposante construction minière, elle respire l'odeur de la poussière du charbon qui plane encore. La végétation y a repris ses droits et il y a bien maintenant une flore et une faune installée là sur cette terre de travail. Brutalement, l'image de la salle des pendus frappe son esprit et s'insinue dans les recoins de son cerveau. À chaque fois qu'elle attend son père devant la grande horloge de la gare, le regard tourné vers cette tombe qui a englouti plus de 250 mineurs, elle se dit que comme toujours pendant ce repas de fête, l'ombre de son grand-père, gueule noire, flottera autour des assiettes et du gigot flageolets. Sa mère s'emportera encore, protestant que sa fille ne croit en rien, ni en Dieu, ni à la famille, ni aux esprits des ancêtres. Son père pestera sur le trop-plein de culture amassé dans la tête de sa fille, il dira encore qu'elle s'éloigne de ce qu'elle est, de ce qu'ils sont. Le repas sera pris sur le fil tendu de ce qui les sépare. Et autour du gâteau à la crème en fin de repas un silence lourd s'imposera, Brigitte regardera le casque et la lampe de mineur posé sur la cheminée.

« Je suis toujours là petite, j'ai repris possession de mes habits bleus suspendus, dans ce bâtiment tout en haut, la poulie, la chaîne, le panier, et moi là, je pends. Touristes, visiteurs, curieux ou nostalgiques voient une veste, un pantalon, un casque comme des vestiges du passé, ils ne savent pas que mes amis gueules noires et moi, nous nous agrippons là. Toi tu ne viens jamais me voir. Je suis au 247. »

Vers 20h, alors qu'elle s'installe dans le train pour quitter Charleroi, Brigitte met la main dans la poche de sa veste et sent un petit objet qui n'y était pas ce matin. Un jeton numéroté 247.

Ce texte est le lauréat du premier concours d'écriture du festival *Livres à vous*, sélectionné par Cécile Coulon, invitée d'honneur de l'édition 2017.

Sans titre (Pierre Willigens)

Personne, à ma connaissance, n'est encore jamais entré dans cette tour. Et pourtant, en ce matin ensoleillé de mai, c'est bien en ce lieu que j'ai décidé de me rendre! Armé de ma seule lampe torche et de mon courage je pars sur le sentier envahi par les ronces qui se trouve derrière le cimetière du village. Des fantômes! C'est ce que prétendent avoir vu certains anciens! Pour un cartésien comme moi, il s'agit forcément d'élucubrations de vieillards qui souhaitent qu'on s'intéresse à eux! Le trajet n'est pas si long (environ trois quarts d'heure), mais je suis en nage quand la ruine se présente à mon regard. C'est vrai qu'elle est sacrément sinistre... Je parcours les derniers mètres avec difficulté tant la végétation a repris ses droits. L'ouverture se devine derrière de jeunes noisetiers. Je respire un grand coup et je me faufile à l'intérieur. Il fait froid et humide. Mes yeux ont du mal à distinguer les parois. J'avance à tâtons et m'égratigne la main sur le mur. Sans doute une pierre coupante. Je sens soudain un grand courant d'air glacial qui s'abat sur moi. Je suis obligé de m'accroupir vivement. Que se passe-t-il! Je n'y vois plus rien du tout! J'essaie de progresser mais je n'ai plus aucun repère. J'évolue à présent à quatre pattes, grelottant de froid. J'aperçois subitement une ouverture. Je me précipite dans sa direction, le cœur battant la chamade. Que se passe-t-il ? Que m'arrive-t-il ? Je parviens enfin au seuil de la construction et c'est en courant que je m'extirpe tant bien que mal de cette lugubre prison. C'est alors que je tombe à genoux, terrifié par ce que je vois : Le paysage alentour a disparu sous une épaisse couche de neige ! Des arbres immenses se dressent tout autour de moi. Où suis-je? Je suis pétrifié. Mais ma terreur atteint des sommets quand j'entends un halètement tout proche de moi. Je me retourne lentement et Ahhhh...

